

YVES RAVEY

CUTTER

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

YVES RAVEY

CUTTER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

© 2009 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier
© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition
électronique
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 9782707326126

OceanofPDF.com

À Joël Jouanneau

OceanofPDF.com

Des fleurs, nous en avons partout chez ma mère et sur la tombe de mon père avant mon renvoi du foyer familial. Aussi ai-je ressenti un grand bonheur, dès notre admission à l'Institut de surveillance, quand ma sœur Lili et moi sommes entrés un jour par semaine au service de la famille Kaltenmuller.

Lili s'occupait du ménage et moi du jardin. Mon oncle Pithiviers, homme à tout faire au service de madame Kaltenmuller, avait favorisé notre inscription. Ce dont ma mère lui a toujours été reconnaissante.

OceanofPDF.com

Ce soir-là, madame Kaltenmuller fumait une cigarette devant la maison, vêtue de sa robe d'été blanche à coquelicots, et regardait le crépuscule. Elle était debout au milieu de la cour. Nous l'apercevions du jardin, mon oncle Pithiviers et moi.

Mon oncle s'était mis à quatre pattes sous les églantiers. Il faisait miaou miaou, et je répétais après lui miaou miaou, les mains en abat-voix. Je le suivais, prenant garde de ne pas déchirer ma chemisette aux ronces des églantiers. Il fallait crier assez fort, mais pas trop pour ne pas effrayer le chat de madame Kaltenmuller.

Le chat n'est pas venu. Alors, mon oncle a décidé de quitter les lieux. Il a dit qu'on recommencerait mercredi, puis il m'a donné l'ordre de me tenir prêt dès huit heures ce jour-là devant la porte de l'Institut. Mais, en me retournant, j'ai aperçu Oswald, le chat de madame Kaltenmuller, qui marchait au milieu des fraisiers. Il avait vu sa maîtresse et il changeait de direction. J'ai donc tiré la veste de mon oncle.

Il a déclaré que cela valait la peine de rester et il a attendu que madame Kaltenmuller retourne dans sa cuisine, ce qu'elle a fait en empruntant les escaliers. Elle a longé la terrasse en nous adressant un signe amical, son paquet de Royale Menthol serré dans le creux de la main. Mon oncle lui a répondu d'un hochement de tête, d'un air de dire, ne vous inquiétez pas, madame Kaltenmuller, vos ennuis sont terminés, et il m'a demandé d'aller l'attendre au fond du cellier.

J'ai ouvert la porte du cellier et j'ai aperçu les chatons avec leur mère dans une bassine en matière plastique. La chatte a fait le gros dos à mon entrée. Mon oncle m'a demandé de fermer la porte derrière moi et j'ai eu le temps d'apercevoir Oswald devant les hortensias.

C'est bien, a dit mon oncle, et il a attendu dehors devant la porte. De son côté, il a recommencé à faire miaou miaou.

Je me suis approché de la bassine sans porter la main sur les chatons. La mère a sorti ses griffes et je lui ai parlé doucement, comme mon oncle quand il parle avec le chat. Je lui ai dit : Ma belle, tu ne risques rien, c'est tes bébés, et j'ai entendu mon oncle qui me disait de la fermer.

Elle s'était tapie contre la paroi de la bassine placée entre les bouteilles de vin de monsieur Kaltenmuller et les engrais utilisés par mon oncle. J'ai

continué de parler pour la calmer.

Mon oncle s'est énervé.

Tu vas la fermer à la fin, Lucky. Laisse-la miauler. Si ça continue, je vais être obligé de te renvoyer.

Je me suis tu.

La porte s'est ouverte. L'ombre de mon oncle a envahi la voûte du cellier et la mère s'est couchée sur ses cinq petits. Il marchait à reculons en se baissant pour ne pas cogner la voûte. Il disait miaou miaou et il tendait la main, comme s'il voulait donner à manger au chat. Il faisait glisser son pouce sur son index et il refermait les doigts pour lui faire croire que, dans le creux de sa main, se trouvait de la nourriture. Alors il m'a demandé de prendre un morceau de foie de génisse dans la boîte en matière plastique qu'il avait placée à côté des chatons et du bol de lait. J'ai tendu la main vers la boîte.

La chatte a donné un coup de griffe sur le dos de ma main.

J'ai poussé un cri et ça n'a pas plu à mon oncle. Il a dit que j'étais un incapable et que la chatte il allait lui régler son compte à elle aussi...

Donne-moi le morceau de foie de génisse ! a-t-il répété.

Je suis parvenu à placer ma chaussure entre la tête de la mère et le bol de lait. Je me suis baissé pour sortir la boîte du sachet plastique de la boucherie, ouvrir le couvercle et prendre le morceau de foie de génisse.

Ensuite Pithiviers m'a ordonné de bloquer la chatière, mais je lui ai répondu que je devais d'abord lui donner le morceau de foie de génisse et que la chatte venait de me griffer la cheville.

Il s'est mis à jurer. Mais il craignait d'apeurer Oswald. Alors il a redit miaou miaou en se plaçant dans l'entrebâillement de la porte. Il a demandé : Ça vient ou ça ne vient pas ?

J'ai pris le morceau de foie de génisse et j'ai fait la remarque que c'était froid. Il s'est demandé à voix haute qui, nom de dieu, lui avait filé un neveu pareil ? Il m'a averti qu'il allait en parler à ma mère, et je lui ai dit non, pas à ma mère, et j'ai remis le foie de génisse dans la boîte.

Il a répété miaou miaou, comme si, ce chat, il avait passé des journées à le chercher pour le nourrir. J'ai finalement donné un coup de pied dans le ventre de la mère qui s'est aplatie sur ses chatons.

J'ai entendu miauler à l'extérieur. C'était Oswald.

Mon oncle a dit, il veut revoir la mère. Il est attiré. C'est les chatons qui l'attirent... Tu le laisses entrer... Passe-moi donc le morceau de foie de génisse dans le Tupperware.

J'ai déplacé la boîte à hauteur de ses santiags décorées de piquûres en forme de fleurs et j'ai dit : Le foie de génisse est dans la boîte.

Il a poussé un soupir. Il a reculé au fond du cellier, il s'est baissé et sa main a cherché dans la poussière du sol le contact de la boîte qu'il a fini par toucher, et ses doigts ont plongé à l'intérieur. J'ai aperçu le morceau de foie de génisse qui tremblotait à contre-jour.

Il a dit miaou miaou. Ensuite il a reculé en parlant doucement au chat. Oswald est apparu. Il a dressé la tête. Il a fait un pas en direction du foie de génisse. Des gouttelettes de sang se sont écoulées de la main de mon oncle dans la poussière. Le chat a reniflé le sol. La poussière a absorbé le sang.

Pithiviers a dit : Cette fois je le tiens. Hein, mon tout beau, venez, venez.

Il a refait miaou miaou et le chat s'est aventuré dans le cellier, le museau tendu. Mon oncle a posé le morceau de foie de génisse sur le sol. La queue du chat a ondulé dans l'entrebâillement de la porte. Il s'est mis à manger et mon oncle m'a ordonné de pousser la porte, mais en douceur.

Vas-y, mon tout beau.

Je ne savais plus alors s'il me parlait ou s'il parlait à Oswald qui était en réalité, non pas le chat de madame Kaltenmuller, mais de monsieur Kaltenmuller.

J'ai poussé la porte. La chatte s'était calmée. Oswald déchiquetait le foie de génisse. Mon oncle s'est courbé vers lui, il lui a recommandé de manger sans crainte et le chat s'est laissé caresser. Ensuite, Oswald s'est rendu auprès des chatons. Mon oncle a dit que c'était le moment. Il a laissé Oswald poser son museau sur la tête du petit chat noir et la mère s'est mise à ronronner. J'ai demandé à mon oncle quand je retournais à l'Institut.

Personne ne t'attend à l'Institut, a répondu mon oncle.

Il avait obtenu du directeur l'autorisation de me garder. Il a répété ce qu'il avait dit le matin à la sortie de la boucherie, quand nous étions allés chercher le foie de génisse, que j'allais gagner de l'argent. Il m'a

redemandé si je serais content de gagner sept euros. Il me remettrait cette somme dès que l'opération serait terminée.

J'étais content de gagner sept euros. Je l'ai dit. Alors il a voulu savoir si j'aimerais en voir la couleur, et j'ai répondu oui. Il a sorti un billet de cinq euros et une pièce d'un euro de sa poche, sans quitter Oswald des yeux. Je lui ai fait remarquer que ça faisait six et non sept. Il a rétorqué que j'étais pire que ma sœur. J'étais pire que monsieur Kaltenmuller, qui, lui aussi, avait toujours su compter. Il a fouillé une nouvelle fois dans sa poche. Une autre pièce d'un euro s'est reflétée dans le creux de sa main.

Il a remis l'argent dans sa poche. Il a tendu le bras, la nuque courbée sous la voûte. Sa tête a heurté l'abat-jour en émail et l'ampoule s'est balancée à l'extrémité de son fil électrique. Il s'est plaint que ça lui fatiguait les yeux. Il s'est tourné vers Oswald et le chat s'est laissé prendre dans ses bras en douceur. J'entendais pour la première fois Oswald ronronner de satisfaction dans les bras de Pithiviers. Pas de temps à perdre, a dit mon oncle. Il m'a montré une sorte de gros tuyau métallique posé contre le mur, et comme je ne comprenais pas de quoi il parlait, il a précisé : C'est le corps de fourneau de l'ancienne cuisinière à charbon. Tu ne te rappelles donc jamais rien, Lucky. On l'a déménagée le mois dernier.

Marius Kaltenmuller avait en effet demandé à mon oncle de l'aider à transporter cette cuisinière. Ils s'y étaient pris, à cause du poids de la fonte, en plaçant deux poutres de sapin sous la cuisinière, et ils l'avaient transportée, cinquante centimètres par cinquante centimètres, comme un blessé sur un brancard, de la cuisine à la terrasse. Mon oncle avait dit qu'il faudrait prendre garde de conserver le corps de fourneau et il l'avait ramoné avant de l'entreposer dans le cellier.

Je lui ai tendu le cylindre. Il s'est exclamé : Dans l'autre sens. Je l'ai retourné et j'ai présenté la bonne extrémité. Il m'a donné la consigne de maintenir le corps de fourneau entre mes mains et de laisser faire. Tu le tiens ferme et tu ne bouges plus. Quand je te donne l'ordre de serrer, tu serres. Alors, j'ai regretté de ne pas être resté à l'Institut avec ma sœur.

D'abord, il a caressé Oswald. Puis il a enveloppé sa tête dans le creux de sa main et il lui a murmuré quelque chose. Il a approché la tête du chat de l'embouchure du corps et il a masqué les yeux d'Oswald en

maintenant ses pattes avant repliées. Ce faisant, il chantonnait une berceuse et il me contemplait, la paupière lourde.

Il a jeté un regard de connaisseur sur Oswald. Il a dit : Je crois que c'est bon. Mais le chat s'est remis à miauler. Alors il a chantonné de nouveau en le berçant. Il a levé les yeux au plafond comme s'il ne se passait rien dans le cellier.

Le chat s'est retrouvé, sans s'y attendre, la tête et les pattes avant dans le cylindre, et il s'est remis à miauler en donnant des secousses avec son arrière-train. Mon oncle a maintenu ses pattes postérieures entre son coude et son aisselle. Le corps de fourneau s'est mis à vibrer. Il m'a crié dans les oreilles de serrer. De toutes mes forces. Il s'est baissé et je me suis baissé avec lui. Il a lâché les pattes arrière et il a laissé Oswald se débattre.

La chatte s'est dressée, oreilles tendues. D'abord elle a tourné dans le cellier en miaulant plus fort qu'Oswald et elle s'est tassée dans un coin en faisant le gros dos, poils hérissés. Mon oncle lui a aligné un coup de santiag, tout en maintenant le corps de fourneau, et la chatte, je ne l'ai plus revue.

Il a annoncé que c'était le moment. Il m'a demandé de lui remettre le cutter. Deux modèles étaient posés à côté du porte-bouteilles, un gros et un petit. Il m'a dit : Le gros, ça ira plus vite, et je n'ai pas compris exactement ce qu'il voulait faire. Le chat se débattait toujours, mais il donnait des signes d'épuisement. Mon oncle a débloqué la lame avec le pouce. Elle s'est extraite de la glissière. La pointe de la lame a d'abord effleuré les poils blancs entre les deux pattes arrière du chat. Ensuite, il l'a enfoncée dans le duvet, au cœur des testicules.

Il a dit que cette fois, ça lui passerait avant que ça ne le reprenne. Les miaulements sont devenus plus rauques. Le filet de sang a coulé dans la boîte sur les restes du foie de génisse.

Mon oncle a lâché le corps de fourneau et il a essuyé la lame d'un côté, puis de l'autre côté, sur une vieille chemise de monsieur Kaltenmuller accrochée à un clou, et il m'a demandé d'ouvrir la porte. Il a tiré sur les pattes arrière. Le chat a détalé et il a disparu derrière les plants de rhubarbe.

Mon oncle a soupiré. Il s'est baissé et il a pris les chatons un à un par la peau du cou. Il les a mis dans le sac en plastique de la boucherie, puis il a sorti une petite bouteille d'éther de sa poche de veste en daim à franges. Il

m'a dit : Passe-moi le coton. Je lui ai passé une boule de coton posée à côté du porte-bouteilles, qu'il a imbibée d'éther. Il a ajouté qu'on n'entendrait plus causer d'eux pendant un moment. Je lui ai demandé de qui il parlait. Il n'a pas répondu. Il a laissé tomber la boule de coton dans le sac parmi les corps enchevêtrés des chatons.

Ensuite, mon oncle a promené ses doigts sur leur corps, comme pour s'assurer que ces chatons étaient bien les bons chatons, pas ceux du voisin. J'ai aperçu les yeux fermés de celui qu'il a pris entre le pouce et l'index, et mon oncle a fait la réflexion que je devais me pousser parce que je l'empêchais de voir à l'intérieur du sac. Ses doigts ont appliqué la boule d'éther sur le museau du chaton gris, puis sur les trois blancs, enfin sur le noir. On entendait des miaulements, mais c'était très faible.

Pithiviers m'a dit de regarder à l'extérieur, au cas où la mère reviendrait. Ensuite il m'a donné l'ordre de rester devant la porte et de l'attendre parce que cette chatte était douée d'un sixième sens, et ses petits, ça n'allait pas manquer, elle allait les chercher. Puis il m'a annoncé qu'on allait voir madame Kaltenmuller dans sa cuisine, et ce n'était pas la peine de lui faire la moindre remarque concernant les chats au moment où elle poserait les billets sur la table.

Il faut savoir se taire, m'a-t-il rappelé.

Quand je suis revenu le lendemain, il n'était pas encore sept heures. Monsieur Kaltenmuller se rasait déjà dans sa salle de bains. Lili récurait la salle à manger et madame Kaltenmuller dormait encore.

Il m'a aperçu dans le miroir au-dessus du lavabo et il m'a demandé si je n'avais pas vu passer son chat. Ensuite il m'a rappelé que d'habitude, je venais le mercredi, et ma sœur le mardi. Ce n'était donc pas mon jour de stage. Alors il a voulu savoir ce que je faisais ici. J'ai répondu que je venais aider ma sœur. Il a ouvert le robinet, puis il s'est incliné vers moi en passant son blaireau sous l'eau chaude.

Il a indiqué la direction de l'Institut de l'autre côté de la route nationale, loin derrière les bâtiments de l'école primaire et des cheminées de l'usine de tracteurs John Deere.

L'éducateur, il t'a donné l'autorisation ?

Oui.

Où est ta mère ?

Au travail.

À la cartonnerie ?

À la cartonnerie.

Tu l'as revue ?

Non.

Comment sais-tu qu'elle est au travail, si tu ne l'as pas revue ?

Je le sais.

Et Lili ? Je ne l'entends pas.

Elle récurait la salle à manger.

Il a plongé le blaireau dans son bol de savon à barbe.

Maintenant, va au jardin, Lucky.

Non, je reste ici avec ma sœur.

Il a enduit ses joues de crème à raser. Puis il s'est tourné du côté de la salle à manger et il a demandé à Lili si le pantalon était prêt.

Ma sœur a lâché son balai-brosse et elle a vérifié le pli du pantalon anthracite assorti à la veste de costume posée sur le dossier du fauteuil à côté de la table à repasser. Il était prêt. Elle s'est étonnée que monsieur Kaltenmuller ait l'intention de porter un costume un jour de semaine. Il lui a demandé ce que ça pouvait bien lui faire. Ma sœur a essoré la

serpillière. Elle a déclaré, assez fort pour être entendue, que les costumes, ça se portait le dimanche.

Monsieur Kaltenmuller a haussé les épaules. Aujourd'hui, c'était différent. Il avait préparé une surprise à sa femme. Un voyage au bord de la mer, oui, mademoiselle. Et sur une île. En Italie, s'il vous plaît.

Il a pris son rasoir. Il a tiré sur la peau à hauteur de la tempe ; la lame a suivi le bord de sa lèvre supérieure. Puis monsieur Kaltenmuller a passé le rasoir sur sa joue, à partir du menton.

Lili m'a fait signe, le doigt sur la bouche, de ne pas parler. Elle lui a demandé si sa femme s'offrait une grasse matinée aujourd'hui encore. Il n'a rien répondu. La lame a glissé le long de son oreille. Alors, ma sœur a fait la remarque que, peut-être, aujourd'hui, madame Kaltenmuller allait encore recevoir la visite d'un photographe.

Il a rincé son rasoir en le secouant dans l'eau au fond du lavabo. Il lui a conseillé de s'occuper de ses affaires.

Lili lui a rappelé que le photographe avait frappé à sa porte le mois dernier et que madame Kaltenmuller l'avait reçu puisque c'était pour la page mode d'un magazine.

Elle a retourné une chaise et elle l'a posée sur la table. Il était même revenu le photographe. Mercredi. Madame Kaltenmuller prenait un bain de soleil sous le séchoir à linge. Le photographe s'était présenté et madame Kaltenmuller n'avait pas demandé d'argent.

Monsieur Kaltenmuller a rincé son visage avec son gant de toilette.

Il a posé le gant sur le porte-serviettes. Il m'a aperçu une seconde fois dans le coin du miroir. Alors il m'a demandé si j'avais oublié ce qu'il m'avait dit et il m'a ordonné de déguerpir et de me mettre au travail dans le jardin. Il a ajouté que c'était la dernière fois. D'ailleurs, il devait parler avec Lili.

Je lui ai dit que j'accompagnais Lili, rien d'autre.

Il a répété qu'il devait discuter avec elle, lui poser des questions. Ce qu'il avait à dire ne me regardait pas, même si c'était ma sœur.

D'abord, elle a déjà seize ans, ta sœur, a-t-il ajouté.

Du salon on a entendu la voix de Lili : L'âge c'est égal, ça ne veut rien dire. L'important c'est comme on se sent avec son corps...

... Et avec sa tête, a précisé monsieur Kaltenmuller en peignant ses cheveux en arrière.

L'eau a dégouliné le long des veines sur son avant-bras. Il a pris une serviette et il s'est essuyé les mains et les poignets, puis les coudes. Ensuite il a dévissé le tube de gel pour les cheveux.

Je lui ai dit que je m'en irais à une condition, qu'il laisse la porte d'entrée ouverte. Mais il en avait assez de me voir et j'ai préféré sortir. De la terrasse, j'ai levé les yeux vers la chambre de madame Kaltenmuller. Les volets étaient clos.

J'ai regardé son mari par la porte-fenêtre qui donnait sur la cuisine. Il était assis devant son bol et il passait lentement les mains pleines de gel dans ses cheveux. Ma sœur l'a rejoint. D'abord, Lili a pris la cafetière et elle l'a servi. La main de monsieur Kaltenmuller s'est posée sur la robe de ma sœur. Il l'a saisie par la taille. Il lui a dit qu'il la trouvait un peu trop dégourdie pour son âge et qu'elle avait la langue bien pendue. Mais elle ne l'écoutait pas. Elle continuait de servir le café, un pied posé sur le barreau de chaise. La main de monsieur Kaltenmuller naviguait à droite et à gauche sur sa robe.

Il avait déjà revêtu son costume anthracite sur une chemise rouge comme il aimait en porter, assortie à une cravate noire.

Lili coupait du pain. Il a précisé, nouant une serviette en tissu autour de son cou, qu'il voulait des tranches épaisses, avec beaucoup de mie, et il a annoncé à ma sœur que, ce matin, il allait se rendre à l'agence de voyages et prendre les billets pour Capri.

Lili s'est retournée, le couteau à pain serré dans son poing. Enfin il s'était décidé pour Capri !

Il lui a dit que tout était prêt. Il avait choisi cette île à cause du soleil. Un hôtel trois étoiles sur le bord de mer. Dans une heure, le contrat était signé.

Elle lui a dit ce qu'elle m'avait dit une heure plus tôt au petit déjeuner de l'Institut. Son rêve à elle était de partir en voyage aussi, de quitter la ville. Par n'importe quel moyen.

J'ai lancé un gravier contre le volet de madame Kaltenmuller. Un battant s'est ouvert. Je me suis placé en retrait dans le renforcement de la porte. La fenêtre a grincé.

La porte d'entrée n'était toujours pas fermée. Je l'ai poussée de quelques centimètres pour observer la réaction de madame Kaltenmuller quand elle apercevrait ma sœur en train de servir le petit déjeuner de son

mari. Elle était déjà dans le couloir. Elle est restée un instant sans bouger, les mains dans les poches de sa robe de chambre, à les épier derrière la porte entrouverte de la cuisine, puis elle a rebroussé chemin. Son mari a entendu du bruit, il l'a appelée : Adélaïde, viens donc prendre ton petit déjeuner !

Il est sorti de la cuisine et il a suivi sa femme, mais, au lieu de monter dans la chambre, il s'est arrêté au pied des escaliers. Il a dit à haute voix : La petite Lili est ici, elle a déjà récuré la salle à manger. Tu viens ? Madame Kaltenmuller a répondu de sa chambre qu'elle avait la migraine.

Il est revenu dans la cuisine discuter avec Lili. Il lui a demandé quelle tête avait ce photographe. Il voulait savoir également si ça se disait en ville que sa femme recevait des photographes.

Ma femme passe des annonces dans les revues spécialisées, a-t-il dit, c'est normal que les photographes répondent. Ce n'est pas si fréquent, tu sais, une belle femme, si jeune, qui accepte de poser pour les revues, alors il faut comprendre Adélaïde.

Madame Kaltenmuller est apparue en fin de matinée dans sa robe blanche à coquelicots. Son mari était seul dans la cuisine. Il portait toujours son costume anthracite. Il lui a demandé si un bon petit déjeuner lui ferait plaisir. Elle a accepté un café en ajoutant qu'il était déjà midi et qu'elle n'avait pas le cœur à avaler quoi que ce soit.

Il revenait d'une course en ville. Il en avait profité pour raccompagner Lili et il avait refusé de m'emmener. J'étais donc resté seul dans le jardin. J'avais décidé de m'avancer pour le lendemain malgré l'interdiction expresse de mon oncle de travailler chez les Kaltenmuller ce mardi.

J'en étais au nettoyage de la terrasse devant la cuisine et je ramassais les branches du saule pleureur qui jonchaient le sol.

Je les ai entendus parler. Monsieur Kaltenmuller venait de lui annoncer qu'il avait une surprise pour elle, et sa femme lui a demandé quelle surprise ? Et pourquoi aujourd'hui ? Il n'a pas voulu répondre. Toutefois, il a tenu à préciser que c'était une grosse surprise. Mais d'abord, il avait besoin de savoir une chose.

Elle a bu une gorgée de café. Elle a posé sa tasse et passé la main derrière la nuque, à la recherche de sa pince à cheveux.

Quelle chose ?

L'argent, Adélaïde.

Elle a haussé les épaules.

Il s'est assis en face d'elle.

Il est où ?

Elle a repris sa tasse et elle a bu. Par petites gorgées. Elle a cessé de boire.

À la banque.

Je me lève tous les matins avec la même question. Et aujourd'hui particulièrement, je ne sais pas pourquoi aujourd'hui... je voudrais en avoir le cœur net.

Le silence s'est installé. Il s'est penché de côté pour remonter sa socquette et il m'a aperçu en train de ramasser les branches sous les rosiers.

Qu'est-ce qu'il fait encore là, lui ?

Madame Kaltenmuller m'a regardé à travers les rideaux.

C'est Lucky. Laisse.

Monsieur Kaltenmuller s'est levé. Il a ouvert la porte-fenêtre et il est sorti.

Je croyais t'avoir dit de dégager.

J'ai reculé d'un pas, j'ai posé le balai à côté du râteau et du sécateur avant de descendre les escaliers.

Elle m'a appelé.

Lucky, s'il te plaît !

Elle ne voulait pas me voir ici aujourd'hui. Elle a ajouté que je devais revenir demain. J'ai couru vers la sortie. Mais au moment où je franchissais la grille, j'ai entendu une nouvelle fois mon prénom. J'ai donc fait demi-tour et je suis revenu sur la terrasse. Elle s'est baissée. Je l'ai embrassée sur la joue et je lui ai dit, à demain, madame Kaltenmuller.

Elle est rentrée dans la cuisine.

J'ai pensé que mon oncle serait surpris de voir que je m'étais avancé dans mon travail. Alors, au lieu de sortir par la grille, je suis retourné au fond du jardin.

Avec un second râteau trouvé au pied de la vigne vierge, j'ai recueilli les quelques feuilles mortes sous les abricotiers, ensuite sur le carré d'herbe autour des hortensias. Puis j'ai contourné le cellier pour me retrouver derrière la maison et je me suis enfoncé sous le laurier. On laissera sécher les branches coupées au fond du jardin, avait dit mon oncle, mais tu peux les brûler si ça te chante.

J'ai continué de couper les branches avec la scie et je me suis souvenu du sécateur abandonné sur la terrasse. J'ai fait le tour de la maison par l'autre côté.

Monsieur Kaltenmuller était toujours dans la cuisine. Assis sur une chaise retournée, un coude sur le dossier, un coude sur le bord de la table. Sa femme était en train de lui dire qu'il se posait beaucoup trop de questions, et s'il avait des doutes, il n'avait qu'à demander au banquier, mieux encore, il pouvait vérifier lui-même les comptes, ça ne poserait aucun problème. En attendant, elle était prête à lui montrer son porte-monnaie et les factures du ménage. Monsieur Kaltenmuller ne se rendait pas compte des frais occasionnés par l'entretien d'une maison, non, tu n'es absolument pas conscient, Marius.

Il a avancé sa chaise... Il en était certain, il se passait quelque chose, peut-être on lui avait pris cet argent. Il l'avait quand même bien rangé, jour après jour, dans la boîte à sucre, non ? J'ai bien entreposé des billets de cent dans cette putain de boîte, pendant des semaines, et cette boîte, je te l'ai remise mardi dernier quand je suis revenu de la mairie, non ?

OceanofPDF.com

J'ai récupéré le sécateur et je suis retourné au jardin allumer le feu. En commençant par un fagot de bois sec sur du papier journal et des pages du *Chasseur Français*, comme mon oncle me l'avait appris. Ensuite une brassée de feuilles mortes recueillies avec la fourche et des branches du saule pleureur jetées dans le feu qui commençait à prendre. Les feuilles mortes et le bois vert du saule ont étouffé les flammes, alors j'ai activé le foyer avec les pointes de la fourche, et le feu est revenu. Mais au lieu d'ajouter le bois mort, j'ai jeté du foin humide sur les feuilles. Le feu s'est éteint. J'ai laissé tomber le feu et je me suis remis tout l'après-midi, perché sur mon échelle, à la taille de la vigne vierge.

En milieu de journée, madame Kaltenmuller est apparue au coin de la maison. Elle venait du cellier et elle fumait une cigarette, le regard sur la pointe de ses chaussures. D'un pas lent. Comme si elle réfléchissait. En relevant la tête, elle m'a aperçu au sommet de l'échelle et elle a sursauté. Elle m'a demandé ce que je faisais là et elle m'a ordonné de descendre. De faire vite. Ça allait mal pour son mari.

J'ai laissé tomber le sécateur en glissant au bas de l'échelle et je me suis mis à courir. D'un geste, elle m'a indiqué le garage. J'ai tenté d'ouvrir la porte à bascule, mais la serrure devait être bloquée de l'intérieur. J'ai néanmoins eu le temps, en cessant d'agiter la poignée, d'entendre le moteur V8 de la Ford Taunus. Madame Kaltenmuller m'a annoncé qu'elle allait se trouver mal, mais le plus urgent, c'était Marius, et elle m'a fait signe de me dépêcher.

Je lui ai dit que c'était impossible d'ouvrir. Alors, j'ai monté les marches qui conduisaient à la terrasse. Elle m'a suivi. Nous avons traversé la cuisine, ensuite le couloir, les escaliers intérieurs en colimaçon et je me suis retrouvé dans le garage envahi par la fumée.

Monsieur Kaltenmuller était assis au volant de sa Ford, paupières closes. Le moteur tournait toujours au ralenti. Mon mouchoir sur la bouche, j'ai couru à la porte du garage. La serrure, je l'avais déjà vue fonctionner. J'ai agité la clé dans un sens puis dans l'autre et la porte a basculé de quelques dizaines de centimètres. Mais pas plus. J'ai glissé le visage à l'air libre.

Derrière moi, la toux de madame Kaltenmuller. Je me suis retourné. Elle remontait les escaliers en courant pour reprendre sa respiration. J'ai crié. Elle devait ouvrir la portière, couper le contact. Mais elle ne m'entendait pas. Parvenu à l'extérieur, j'ai tiré sur la porte pour la faire basculer. En vain. Je me suis réintroduit dans le garage en rampant. Madame Kaltenmuller était redescendue. Elle s'affairait sur le corps de son mari. Ses mains caressaient son visage. Parle, Marius ! disait-elle, dis-moi quelque chose, réveille-toi ! Mais ça ne lui venait pas à l'esprit de couper le moteur.

J'ai donné un tour complet avec la clé. Le ressort métallique sous le rail a déclenché la chute des contrepoids en béton et le panneau s'est soulevé à mi-hauteur. Nouvelle manœuvre avec la poignée. La porte s'est ouverte entièrement.

J'ai voulu contourner la voiture par l'avant, mais le pare-chocs touchait le mur. Je suis passé par l'autre côté. La portière n'était pas verrouillée. Parvenu dans l'habitacle, j'ai coupé le contact et retiré la clé. Le silence a succédé aux cris de madame Kaltenmuller.

Il ne bougeait pas. J'ai remis la clé. Je me suis dit qu'il fallait peut-être le tirer hors de la cabine. Quand je suis sorti, mon pied a heurté une bouteille de whisky sur le tapis de sol. En fait, il n'y avait pas une bouteille d'alcool, mais deux bouteilles à moitié vides couchées contre la vanne d'aération.

Je me suis précipité hors du garage.

La fumée s'était dissipée. Madame Kaltenmuller a pris son mari à bras le corps et elle a tenté de le sortir de la voiture. Elle s'y est reprise à deux fois. Elle est d'abord parvenue à le hisser, les mains nouées sur sa veste de costume, mais elle a lâché prise et le buste est parti en arrière. Le corps de monsieur Kaltenmuller était couché sur le siège, tête en bas, les bras hors de la cabine.

Elle s'est tournée vers moi. Elle allait prévenir la gendarmerie. J'ai dit que mieux valait appeler les pompiers.

Elle est remontée en hâte pour téléphoner au centre de secours. Les portes ont claqué à l'étage. Elle est redescendue, elle s'est baissée à mi-chemin dans les escaliers pour m'apercevoir d'entre les barreaux, et elle m'a demandé de m'assurer s'il vivait encore.

J'ai répété qu'elle devait faire vite.

Mais elle a insisté. Peut-être, il respirait encore.

J'ai incliné la tête pour observer le visage renversé de monsieur Kaltenmuller, sa moustache très fine au bord de sa lèvre supérieure, ses paupières, baissées.

Madame Kaltenmuller était toujours au même endroit dans les escaliers. Elle me parlait et elle me demandait pourquoi je restais muet. S'il respirait, elle allait se dépêcher de rappeler les pompiers. Alors...?

J'ai répondu qu'il ne respirait plus.

Elle a disparu. J'ai patienté. Elle est revenue. Elle a fait le tour de la voiture et elle a rangé dans une caisse en bois les outils posés ici et là ainsi qu'une cordelette, ensuite des chiffons, et elle a pris une bouteille de whisky posée devant la roue avant. Elle a vérifié si je ne l'observais pas, j'ai donc regardé ailleurs, et elle a posé la bouteille à côté de son mari, sur le siège passager.

En passant devant la portière, elle a croisé son propre reflet dans le rétroviseur extérieur et elle s'est approchée. Elle a bougé les lèvres et elle a cherché un autre miroir. Elle s'est alors penchée sur un carreau fixé à un châssis de jardin. Elle s'est regardée dans le verre en orientant le montant métallique du châssis et elle a déclaré qu'elle avait un visage de folle. Elle s'est observée de nouveau et elle m'a demandé, sans se tourner

vers moi, si je la trouvais assez pâle. Je lui ai répondu qu'elle était pâle comme un linge.

Elle a laissé basculer le châssis contre le mur de brique et elle a fait la remarque que, cette fois, les pompiers allaient venir avec le médecin, ou peut-être le médecin allait arriver tout seul en voiture, pour peu qu'il soit en tournée dans le quartier. Elle m'a demandé de l'aider à relever son mari et à le repositionner sur le siège.

Nous avons déplacé le corps. D'abord j'ai soulevé la nuque comme elle me l'a dit, ensuite je l'ai saisi par les épaules en m'appuyant contre l'estomac de madame Kaltenmuller qui m'a demandé de serrer plus fort. Elle a accompagné mon geste des deux mains, en le tirant aussi par les épaules, et monsieur Kaltenmuller a repris sa position au volant de la Ford.

Sa tête a ballotté contre le dossier, ensuite le buste s'est affaissé sur le volant. Alors, madame Kaltenmuller a saisi son mari par les cheveux au-dessus du front et elle a replacé sa tête en arrière. Le visage de monsieur Kaltenmuller était terne. J'ai refermé la portière.

Elle m'a pris dans ses bras et elle m'a serré contre elle. J'ai respiré le parfum de madame Kaltenmuller. Elle a soupiré. Elle m'a demandé ce que je faisais dans le jardin. Elle croyait que j'étais reparti. Elle m'a de nouveau serré contre elle en prenant appui sur le capot de la voiture. Madame Kaltenmuller a dit qu'elle m'aimait beaucoup. Mais aujourd'hui, je lui avais fait beaucoup de peine. Elle m'a demandé ce qui s'était passé avec son mari.

Je ne sais pas, madame Kaltenmuller.

Il est mort. Il s'est donc passé quelque chose.

Je ne savais même pas que monsieur Kaltenmuller était encore là. Je croyais qu'il était retourné au travail avec la camionnette.

Tu l'as entendu repartir ?

Non.

Alors, qu'est-ce que tu as entendu ?

Rien.

Tu sais que tu me fais du mal ?

Je n'ai pas fait exprès.

Écoute-moi, Lucky.

Je me suis serré très fort contre elle.

Oui, madame Kaltenmuller !

Les gendarmes vont arriver. Tu vas donc commencer par leur dire que je suis venue te chercher. Je t'ai appelé au secours. Pas question de dire autre chose. Tu ne sais pas quelle heure il était. Tu racontes aussi que, durant son petit déjeuner, il a bu des verres de whisky.

Il n'a pas bu de whisky. Il a pris du café.

Il a bu plusieurs verres de whisky. Mais tu n'as pas compté.

Il a bu du whisky. Oui.

Combien ?

Je n'ai pas compté.

Tu t'en souviendras, Lucky ?

Je m'en souviendrai.

Je peux te faire confiance ?

Oui.

Alors, je me suis serré de nouveau contre sa robe et je n'ai plus bougé.

Elle a fait la remarque que les pompiers n'arrivaient pas et qu'elle commençait à s'impatiser.

Il faudra dire aux gendarmes que les pompiers ont fait vite, tu m'entends, Lucky ?

Son corps a glissé le long du capot. Elle a dit, en s'écartant de quelques centimètres et en reboutonnant le col de sa robe, qu'il fallait penser à monsieur Kaltenmuller. Il était peut-être en train de nous regarder, de là-haut. Elle a vérifié les plis du tissu à hauteur du genou et des épaulettes. Elle m'a demandé de redire exactement ce que je venais d'entendre.

J'ai répété qu'il avait bu du whisky au petit déjeuner. C'est surtout cela qu'il fallait dire. Plus tard, elle était venue me chercher en criant au secours parce qu'elle savait que j'étais là, ensuite j'avais dû ouvrir les portes et couper le moteur.

Madame Kaltenmuller est remontée. Je l'ai entendue au téléphone. Elle parlait vite. Elle a dit : C'est urgent, il est arrivé quelque chose à mon mari. Ensuite, elle a donné son adresse.

Elle est redescendue. Elle a regardé du côté des framboisiers et elle s'est postée devant la porte du garage en disant qu'ils n'allaient pas tarder. Puis elle s'est tournée vers moi.

Et ta sœur, au fait, c'est bien mon mari qui l'a raccompagnée...?

Oui. À l'Institut. Elle veut partir en voyage. Elle me l'a dit.

Où ça ?

Je ne sais pas... partir... Peut-être avec un forain. Peut-être avec un routier.

Madame Kaltenmuller a allumé une Royale Menthol. Elle a reposé son briquet en or sur l'établi.

Qu'est-ce qu'elle en dit, ta mère ?

Elle dit qu'un jour ou l'autre, on la retrouvera sur un marché en Afrique, avec d'autres filles. C'est tout ce qu'elle dit.

Ça ne l'inquiète pas ?

C'est tout ce qu'elle dit.

J'ai regardé le corps de monsieur Kaltenmuller sur le siège de la Ford Taunus. Lui seul savait où il avait déposé ma sœur.

Adélaïde a écrasé sa cigarette à peine consumée. Elle a contourné la voiture et elle a pris une des deux bouteilles de whisky qui gisaient sur le tapis de sol côté passager. Elle est revenue en dévissant le bouchon. Elle a aspergé d'alcool la veste de son mari et le col de chemise. Puis elle m'a demandé le chiffon posé au fond du seau sous le lavoir. Je lui ai tendu le chiffon. Elle a essuyé la bouteille qu'elle a continué de tenir avec le chiffon et elle l'a mise dans la main morte de monsieur Kaltenmuller. Puis elle a de nouveau contourné la Ford pour jeter un regard de vérification sur le tapis de sol. Je me suis approché.

En revenant vers moi, elle s'est rendu compte qu'elle avait taché sa robe blanche avec le whisky.

Va me chercher une éponge humide à la cuisine, m'a-t-elle dit.

Je lui ai demandé si c'était pour nettoyer la tache sur sa robe.

Ne pose pas de question. Va chercher une éponge.

Je me suis précipité dans les escaliers.

À mon retour, j'ai posé l'éponge sur le pavillon de la Ford. Elle écrasait un nouveau mégot avec sa chaussure. Elle s'est mise à frotter le tissu de sa robe, sous l'épaulette, avec le côté propre et humidifié de l'éponge. Elle a de nouveau regardé son mari, comme si c'était lui qui était à l'origine de cette tache et comme si c'était de sa faute.

Elle a juré. En pestant contre l'éponge. Elle m'a ordonné d'aller chercher la bouteille de détachant dans la salle de bains, au bas de l'armoire à pharmacie. Elle m'a prié de me dépêcher. De lui rapporter

cette bouteille et un linge propre parce qu'ils allaient arriver d'un moment à l'autre.

OceanofPDF.com

J'ai tiré la porte de l'armoire sous le lavabo et j'ai pris la bouteille de détachant, mais je n'ai pas trouvé de linge. Alors je me suis souvenu que les serviettes propres, elle les rangeait habituellement dans le salon. Au bas de sa commode. Je suis entré dans le salon. Je me suis accroupi et j'ai ouvert le tiroir. Il y a eu un craquement. Je me suis retourné. J'ai aperçu mon oncle Pithiviers assis dans le fauteuil à côté de la fenêtre et je suis resté accroupi devant le tiroir de la commode.

Il a dit que je pouvais me servir. Il s'est relevé en prenant appui sur les bras du fauteuil. Sans me quitter des yeux, il a cherché son couteau dans sa poche. Il a dit qu'il faudrait bien un jour ou l'autre que je me relève parce que j'allais attraper des fourmis.

J'ai posé un genou sur le plancher.

Il m'a demandé depuis quand je travaillais le mardi. Et pourquoi ?

Je me suis mis sur les deux genoux.

Pour m'avancer.

C'est pas ton jour. Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

J'ai accompagné Lili ce matin.

J'ai entendu le déclic du couteau. Je l'avais déjà entendu. Mon oncle confectionnait des fagots pour la cheminée de madame Kaltenmuller et il coupait la ficelle avec ce couteau.

Relève-toi, Lucky.

Pardon, mon oncle. C'est madame Kaltenmuller... c'est elle qui m'envoie... Il est arrivé quelque chose à monsieur Kaltenmuller... Je sais ce que je dois dire.

C'est bien. Il faudra t'en souvenir devant les gendarmes. Arrête de pleurnicher.

Je n'irai pas voir les gendarmes.

C'est eux qui viendront...

Où ça ?

Ici... Tu ne m'as pas vu.

Mais si, je t'ai vu.

Tu ne m'as pas vu, c'est tout.

Oui, mon oncle.

Tu ne parles pas de moi. Tu écoutes madame Kaltenmuller.

Oui.

Rejoins-la.

Qu'est-ce qui est arrivé à monsieur Kaltenmuller ?

Je n'en sais rien, Lucky. Rien de rien. Et toi, tu en sais encore moins. Il ne s'est rien passé.

Descends au garage, mon oncle, et tu verras s'il ne s'est rien passé ! Même que madame Kaltenmuller a taché sa robe.

Raison de plus pour te dépêcher.

Je me suis relevé. Il m'a retenu par la manche.

Tu vas donner le linge et le détachant à madame Kaltenmuller.

Qu'est-ce que je dois dire aux gendarmes ?

Que tu ne t'occupes pas des affaires des grandes personnes.

Je ne m'en occupe pas.

Tu as vu la tête de monsieur Kaltenmuller ?

Oui, j'ai vu.

Tu aimerais qu'il t'arrive la même chose ?

Non.

J'ai quitté le salon.

Madame Kaltenmuller fumait devant la porte du garage. Elle a dit :

Je dois te parler franchement, Lucky. Ce n'est pas le moment, mais je dois te parler. En attendant, fais ce que tu as à faire.

Je suis allé chercher le sécateur et je l'ai rangé dans le cellier. Elle m'a rejoint. Elle a dit que depuis un certain temps, elle trouvait que je ne l'écoutais pas.

N'est-ce pas, Lucky, qu'il faudra m'écouter désormais ?

Elle a posé sa main sur mon front.

Tu as de la fièvre.

Je ne suis pas malade.

Pourtant, tu as de la fièvre.

Mon oncle est sorti du garage. Ils ont échangé un regard. Puis il est reparti dans le garage. Madame Kaltenmuller m'a pris la main, elle a soupiré que de toute façon ils n'avaient pas le choix, elle n'allait pas renvoyer un simple d'esprit. Elle m'a demandé de la suivre. Nous sommes arrivés dans le garage. Mon oncle était penché sur le corps.

Elle s'est approchée.

Qu'est-ce que tu fais, Pithiviers ?

Il n'a pas répondu. Il a déplié le bras de monsieur Kaltenmuller posé contre le volant et il a ôté la montre.

Madame Kaltenmuller l'a retenu par l'épaule.

Ne fais pas ça.

Laisse-moi.

Ne fais pas ça.

Il a ôté la montre.

C'est sa montre en or !

C'était sa montre.

Il l'a portée à son oreille pour écouter le battement. Ensuite, il l'a attachée à son poignet.

C'est une belle montre.

Elle a mis ses deux mains devant son visage et il a contemplé son poignet.

Ensuite, il m'a donné l'ordre d'attendre les pompiers avec madame Kaltenmuller.

N'oublie pas, Lucky : Motus.

Il a fait comme s'il se mettait un morceau de sparadrap sur la bouche.

Puis il a pris l'allée des framboisiers et il a disparu en pressant le pas au fond du jardin, direction les champs en friche du côté des écoles primaires, vers le chemin qui donnait dans l'arrière-cour de l'usine de tracteurs John Deere.

J'ai demandé à madame Kaltenmuller pourquoi il ne sortait pas par la grille comme d'habitude et elle m'a fait signe que tout allait bien.

Plus tard, après la visite des gendarmes, une camionnette de l'Institut est venue me chercher. Dès notre arrivée, le chauffeur m'a conduit dans le bâtiment de l'administration. Joseph m'attendait devant le bureau des éducateurs, mon dossier de stage sur ses genoux.

Il m'a annoncé que la police allait venir. Je lui ai demandé pourquoi la police. Je venais de voir les gendarmes. Il m'a demandé à son tour si je me rendais bien compte de la situation.

Je n'ai rien dit.

Joseph a feuilleté mon dossier. Il l'a posé sur la chaise vide à côté de lui. Il m'a regardé. J'étais bien le seul à ne pas comprendre ce que venait faire la police. Il m'a demandé si je n'établissais toujours pas de lien entre le décès de monsieur Kaltenmuller et la visite de la police.

Je lui ai répondu que je n'étais au courant de rien. Il a repris le dossier. Je me suis levé pour partir. Alors il m'a annoncé que je ne devais pas le quitter puisque nous avons rendez-vous avec monsieur Saigon, le directeur. Il y aurait peut-être ma mère.

Joseph a consulté sa montre, puis il a mis le dossier sous son bras. Nous sommes sortis et nous avons longé le couloir du bâtiment administratif. Il m'a ordonné de l'attendre dans l'antichambre du bureau. Il a vérifié d'un geste son col de chemise, il a frappé et il est entré. Mais auparavant il m'a recommandé de tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de répondre aux questions de monsieur Saigon.

Je l'ai tiré par l'arrière de son pantalon avant qu'il ne disparaisse dans le bureau, mais il ne s'est pas retourné. J'ai entendu la voix du directeur qui lui a demandé de prendre place. J'ai collé mon oreille contre la serrure.

La secrétaire est entrée dans l'antichambre. Elle m'a demandé ce que je faisais ici à écouter à la porte. Je lui ai répondu que ce n'était pas vrai, je n'écoutais pas à la porte, je venais simplement de ramasser mon mouchoir. Elle m'a prié de lui montrer mon mouchoir. J'ai mis la main dans ma poche. Je lui ai montré mon mouchoir. Elle a affirmé qu'il n'était jamais tombé de ma poche et j'ai entendu la voix du directeur qui demandait ce qui se passait. Il a ouvert la porte. Son regard a plongé sur moi. Il est resté dans l'entrebâillement, la main sur la poignée, et il a disparu en laissant la porte ouverte.

Quand je suis entré à mon tour, sur ordre de monsieur Saigon, une chaise vide était disposée au milieu de la pièce, et j'ai tout de suite cherché Joseph du regard. Il était assis à côté du directeur. Plus loin, dans l'ombre, derrière le bureau, il y avait un homme que je ne connaissais pas.

Monsieur Saigon m'a demandé si j'avais quelque chose de particulier à lui apprendre. Mais je ne voyais vraiment pas ce que je pourrais avoir à lui annoncer. Il a dit : Cherche bien dans ta petite tête, Lucky.

Il était nerveux. Je me suis aperçu qu'il battait la mesure avec sa chaussure sur le parquet vitrifié, et j'ai laissé glisser mon regard vers les tennis de Joseph. Ils ne bougeaient pas. Ensuite, j'ai dévisagé Joseph. Il a baissé les yeux sur le dossier ouvert devant lui.

Le directeur m'a demandé si je n'en avais pas marre de le prendre pour un imbécile parce que je savais très bien de quoi il parlait. J'ai répondu que non, je ne savais pas. Il a déclaré qu'on n'allait pas passer l'heure à se regarder en chien de faïence et qu'il n'avait qu'un temps limité à me consacrer. Puis, plus rien... J'ai regardé autour de moi.

Mais enfin ! s'est-il exclamé.

J'ai sursauté. Tu assistes au suicide de ton maître de stage, monsieur Kaltenmuller, et tu viens me dire, tu oses prétendre qu'il ne s'est rien passé ! Mais alors ! Lucky, à quoi faudrait-il assister, selon toi, pour qu'il se passe quelque chose...? À l'explosion d'une bombe atomique...?

J'ai baissé les yeux.

Ne baisse pas les yeux !

J'ai gardé les yeux baissés.

Sais-tu, Lucky, ce que cela signifie : dire la vérité ?

J'ai fixé le cadre au mur derrière ses épaules. J'ai répondu oui. Le docteur Jakubovicz m'avait déjà posé la même question. Sauf que lui m'avait demandé ensuite de dire tout ce qui me passait par la tête. De dire toute la vérité. Sans crainte.

Le directeur m'a regardé, incrédule. Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire : tout ce qui te passe par la tête ? Je lui ai répété que ça venait du docteur Jakubovicz. Alors le directeur s'est calmé.

Joseph a cessé de regarder son dossier. Il a dit que j'étais encore sous le coup de l'émotion. C'est pour ça que je ne parlais pas. Le directeur s'est

tourné vers lui. Il a dit qu'il ne savait pas au juste si j'étais capable d'émotion.

Je leur ai rappelé que c'était l'heure de me rendre à l'atelier de cordonnerie. Il m'a répondu qu'aujourd'hui, c'était séance de piscine, pas de cordonnerie. De toute façon, je restais ici parce qu'il avait des questions à me poser. Il m'a redemandé ce que j'avais fait dans la journée chez madame Kaltenmuller, hormis brûler des feuilles mortes et tailler la vigne vierge, et j'ai dit que je n'avais rien fait d'autre, alors il m'a demandé si vraiment je ne me souvenais de rien. Ou si, par hasard, je n'étais pas en train de me foutre de lui ?

Je n'ai pas répondu.

Il m'a demandé aussi si le nom de monsieur Kaltenmuller me disait encore quelque chose.

Une ombre est apparue de côté. Elle s'est reflétée sur les verres de mes lunettes. J'ai passé mon doigt sur le verre de gauche. Cette fois, j'ai senti un déplacement, quelqu'un qui m'observait en marchant. J'ai tourné le visage. D'abord j'ai croisé le regard de Joseph qui avait l'air de me dire : Il faut parler Lucky, dépêche-toi de leur apprendre quelque chose. J'ai voulu faire plaisir à Joseph, mais il y avait cette ombre, et j'ai pensé à ma mère quand on allait au cimetière sur la tombe de mon père, quand je récitais des prières apprises par cœur avec Lili. Et quand Lili se mettait à l'ombre de la croix et s'amusait à produire des étincelles avec les silex, autour des fleurs.

Je me suis retourné. C'était un homme en blouson de cuir à col de fourrure de l'US Army. Il est reparti s'asseoir. Il a croisé les jambes. J'ai aussi aperçu sa cravate foncée à rayures sur une chemise bleu ciel.

L'homme s'est penché. Il a toussoté en même temps qu'il approchait sa chaise du bureau pour me parler.

Il m'a demandé si j'aimais bien monsieur Kaltenmuller.

J'ai répondu que j'aimais monsieur Kaltenmuller et que je partais souvent me promener avec lui en voiture. Quand j'étais avec ma sœur, il sortait toujours la Ford Taunus, pas la fourgonnette.

Elle est de quelle couleur cette Ford Taunus ?

Jaune Daytona, monsieur.

J'ai regardé Joseph. Un battement de cil. Je pouvais continuer.

J'ai déclaré que j'étais prêt à parler mais à une seule condition.

Le visiteur m'a demandé d'énoncer ma condition, et le directeur a déclaré que c'était quand même un comble.

L'homme a ouvert sa main, paume vers le bas, et lui a fait signe de se calmer. Il m'a regardé de nouveau :

Dis-moi, Lucky... au fait, tu me permets de t'appeler Lucky ?

C'est mon prénom.

J'ai passé la main sur mes verres de lunettes.

Je sais que c'est ton prénom, mais j'aurais pu t'appeler par ton nom : Wotruba.

Wotruba, c'est mon père, Wolfgang Wotruba.

Il a souri.

Je suis allé sur la tombe de ton père.

Je ne vous crois pas.

Tu ne me crois pas ? Tu veux que je te dise où elle se trouve ?

Oui. Elle est où cette tombe ? À gauche ou à droite ?

À droite. La troisième allée quand on tourne le dos à la grille, en face du monument aux morts.

J'ai fermé les yeux. Je me suis revu avec ma mère. Lili courait devant. J'ai compté le nombre d'allées. J'ai approuvé.

Il a noté que je connaissais bien le cimetière.

J'ai aperçu Joseph. Il souriait dans sa barbe. J'ai fait comme si je ne l'avais pas vu.

Le visiteur a poursuivi.

Je sais que tu t'appelles Lucky, alors je vais te dire mon nom. Je m'appelle Saul. Je suis de la police.

Je lui ai rappelé que je parlerais à une seule condition.

Laquelle ?

Ma sœur est partie ce matin. Si vous la retrouvez, je dirai ce qui est arrivé à monsieur Kaltenmuller.

Saul s'est tourné vers le directeur. Il a dit que, cette fois, il ne comprenait plus rien du tout et qu'il serait peut-être temps de le mettre au parfum. Lui aussi, il allait finir par perdre patience. Il s'est levé.

Alors, ta sœur... ?

Le directeur a regardé Joseph et Joseph s'est raclé la gorge. Il a déclaré qu'il n'en savait pas plus que moi.

Saul s'est levé. Il m'a annoncé qu'il était chargé de l'enquête sur le suicide de monsieur Kaltenmuller et qu'il attendait de moi que je lui raconte ce qui s'était produit.

J'ai pensé à madame Kaltenmuller.

Tu ferais bien de répondre, Lucky, a-t-il ajouté.

J'ai dit que j'étais en train de tailler la vigne vierge quand j'avais entendu madame Kaltenmuller qui m'appelait au secours.

À la bonne heure, ce garçon veut collaborer, a dit Saul.

De son côté il allait consulter le dossier de ma sœur à la gendarmerie. Il allait la retrouver, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Il m'a demandé si Lili avait l'habitude de faire du stop. Je lui ai répondu qu'elle s'entendait très bien avec les camionneurs. Parfois elle allait au relais routier et elle attendait le passage des camions.

Saul a regardé le directeur.

Vous n'auriez pas une photo ?

Le directeur a sorti une photographie de Lili d'un dossier. Saul l'a mise dans la poche de son blouson.

Alors, j'ai commencé à raconter ce qui s'était passé dans le garage.

Saul m'a interrompu. Il a demandé au directeur s'il n'y aurait pas une autre pièce disponible dans l'établissement. Nous avons besoin de parler tous les deux.

Monsieur Saigon a indiqué le bureau de l'intendant, voisin de l'atelier de cordonnerie.

Je suis parti avec Saul dans le bureau de l'intendant.

Il m'a proposé de m'asseoir, puis il a jeté un regard circulaire sur les murs avant d'aviser sur une étagère un registre qu'il a posé sur le coin du bureau, et il a ôté son blouson d'aviateur. Sa voix a changé de ton. Il a dit que je devais arrêter de le prendre pour ce qu'il n'était pas. Des comme moi, classés récalcitrants dans les centres de rééducation, il en avait maté des dizaines. Alors, un de plus, un de moins.

Je lui ai demandé pourquoi il me disait cela. Je ne lui avais jamais rien fait. Il a pris le registre des deux mains. Il m'a recommandé d'ôter mes lunettes. Je les ai ôtées. Je n'ai pas eu le temps de plier les branches. J'ai senti un coup sur la tête. Ensuite comme une explosion. J'ai reçu un nouveau coup sur une oreille. Et sur l'épaule. J'ai protégé mon crâne avec mes bras.

Il ne croyait pas un mot de mes histoires. Il avait passé la fin de l'après-midi dans le garage de monsieur Kaltenmuller et il en était venu à la conclusion que je mentais. Il avait tellement réfléchi qu'il avait fini par se mettre à la place du mort sur le siège. Depuis qu'il était sorti du garage, ça le tracassait cette histoire de suicide, et ça travaillait très dur dans son cerveau.

J'ai ôté mes bras. Les coups de registre ont redoublé. J'ai remis mes bras. J'ai rentré ma tête dans les épaules en appelant Joseph au secours et ça s'est calmé. J'ai entendu sa respiration. Il avait du mal à reprendre son souffle. Il a dit qu'il arrêterait un instant, mais je ne perdais rien pour attendre. Il avait déjà eu affaire à des plus coriaces. Il a cité un nom arabe. Ensuite, il a contourné le meuble de bureau. Cette fois, il était disposé à m'écouter.

Mais auparavant, il a voulu savoir ce que j'avais fait à Filiputti, un copain du centre, derrière la salle des fêtes au mois de juin.

Je lui ai demandé pourquoi il parlait de Filiputti, je ne comprenais pas ce que Filiputti venait faire là. Il a dit qu'il ne sortirait pas du bureau sans que je lui aie appris pourquoi ça s'était passé comme ça avec Filiputti. Il savait ce qui s'était produit derrière la salle des fêtes. Mais il voulait savoir pourquoi.

Je lui ai dit, c'est à cause de ma sœur. Filiputti voulait sortir avec elle. Alors Saul m'a demandé si c'était une raison pour le défigurer avec un cutter. J'ai dit que non. Ce n'était pas une raison. Saul s'est tu.

Il m'a tendu un mouchoir en papier. Ça m'a fait peur quand j'ai aperçu du rouge sur le blanc. J'ai dit que moi aussi j'en avais assez vu. Des dérouillées j'en avais déjà pris plus d'une fois. De toute façon, il ne cognait pas assez fort. Alors il a répondu que ça le faisait doucement rire.

Il a déboutonné la manche de son bras de chemise, il l'a enroulée au-dessus de son poignet, lentement, jusqu'au coude, ensuite l'autre manche. Il a allumé une cigarette et il a repris son souffle. Il a dit qu'il adorait ce genre de situation. Enfin, il a posé les deux coudes sur la table.

Allez, ne perdons pas de temps. Je vais d'abord te raconter ce que j'ai fait dans le garage des Kaltenmuller après la levée du corps : j'ai mis le contact et j'ai démarré, ensuite j'ai fermé la portière et j'ai baissé la vitre, j'ai attendu le plus longtemps possible, jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer, et je suis sorti. J'ai calculé la durée entre le démarrage du moteur et le moment où j'étais susceptible de perdre connaissance. J'en ai déduit que, s'il s'est suicidé, c'est sans conviction. Il y a des moyens plus efficaces, ne serait-ce qu'en reliant avec du chatterton – j'en ai vu dans le garage – un tuyau d'arrosage au silencieux du pot d'échappement, et d'introduire le tuyau dans la cabine. Ça va plus vite. Donc, on souffre moins.

Je me pose aussi des questions au sujet de madame Kaltenmuller. Écoute-moi bien, Lucky. Elle entend le moteur. Pourtant la voiture ne sort pas du garage. Mais elle ne se pose pas de question. Chaque matin, à huit heures, monsieur Kaltenmuller se met au volant de sa fourgonnette de plâtrier-peintre, chaque matin il part travailler, et ce jour-là, il n'est peut-être pas huit heures, mais il monte dans sa Ford Taunus et il n'ouvre même pas la porte de son garage... Ou elle est sourde, ou elle est inconsciente.

Elle m'a raconté que, justement, elle est descendue parce qu'elle s'inquiétait de ne pas voir la Taunus dans la cour. À ce moment-là, elle aperçoit de la fumée. Mais moi, j'affirme qu'elle a mis beaucoup de temps pour s'en rendre compte... D'autant que son mari était dépressif. Il n'arrêtait pas de prendre des cachets, cet homme. On a retrouvé des

boîtes de neuroleptiques dans le tiroir de sa table de nuit. Apparemment, il se soignait...

Au whisky.

Pardon ?

Au whisky. Il a bu du whisky.

Quand ça ?

Ce matin. Au petit déjeuner.

Combien de whisky ?

Je ne sais pas moi, je n'ai pas compté. Peut-être dix.

Tu en es certain ?

Peut-être moins.

Saul a ouvert le rideau de la fenêtre. Il a regardé à l'extérieur dans la cour. Il a remis les mains dans ses poches. Il a repris :

... La voilà donc qui descend les escaliers. Sans même le souci de savoir ce qu'il fabrique...

Il a sorti une main de sa poche.

... alors que le moteur tourne. Ça me paraît bizarre. Ensuite, elle raconte qu'elle est remontée à la cuisine pour sortir et appeler à l'aide. C'est à ce moment-là qu'elle t'aperçoit. Tu es en haut de l'échelle et tu te précipites de l'échelle à la porte du garage, mais tu ne parviens pas à l'ouvrir. C'est bien cela ?

Oui monsieur.

Tu te rends au garage en passant par la cuisine.

Oui monsieur.

D'accord, mais écoute ma question : n'as-tu rien trouvé d'anormal dans ce garage, hormis je veux dire, la fumée, et monsieur Kaltenmuller affalé sur son volant...?

Je n'ai rien répondu.

Saul a remis la main dans sa poche.

... J'aimerais bien faire un tour avec toi chez les Kaltenmuller. Tu pourras me raconter ton histoire une nouvelle fois... Vois-tu, je m'intéresse beaucoup aux histoires qui concernent Marius Kaltenmuller...

J'ai prévenu que je ne partirais avec lui qu'avec l'autorisation de monsieur Saigon.

Saul s'est penché vers moi. C'était sans doute la première fois que j'avais le souci des autorisations.

On a entendu frapper. C'était Joseph : il voulait savoir si on en avait pour longtemps.

Saul s'est levé. Encore quelques petites minutes, monsieur, le temps pour notre ami Lucky de se remettre de ses émotions.

J'ai appelé Joseph. Il a ouvert la porte. Il m'a demandé si j'avais bien obéi aux ordres de monsieur l'inspecteur. Je n'ai pas répondu.

Saul a dit que tout s'était bien passé, qu'il pouvait compter sur moi désormais et qu'on retournait ensemble chez madame Kaltenmuller. Il m'a donné un autre mouchoir et il m'a conseillé de m'en servir. Alors, je lui ai déclaré que monsieur Kaltenmuller avait préparé une surprise pour sa femme. Justement aujourd'hui. Il avait décidé de lui offrir des vacances et il s'était rendu ce matin à l'agence de voyages.

Saul m'a regardé, incrédule, et il s'est assis. Il a dit à Joseph qu'on ne partait pas tout de suite, qu'il avait quelques questions à me poser et Joseph a répondu qu'il lui donnait le feu vert.

La R8 Gordini surbaissée de Saul stationnait dans la cour centrale de l'Institut. Sa carrosserie bleue à double bande blanche brillait au soleil. J'ai pris place dans le siège baquet en skaï noir. Saul m'a conseillé d'attacher ma ceinture ventrale. Il m'a aidé à la régler. Ensuite, il m'a demandé si je n'étais pas malade en voiture. Il a ajouté qu'avant d'entrer dans la police, il avait été pilote de rallye. Il a cité le rallye de Monte-Carlo, l'East African Safari et le Tour de Corse.

La Gordini a démarré dans un nuage de poussière et je me suis accroché à l'arceau de sécurité. Elle est partie en travers dans le virage qui faisait l'angle entre le bâtiment administratif et les salles de relaxation. Saul a contrebraqué, plein gaz. Il a terminé son dérapage au frein à main sur les gravillons à l'entrée de la ligne droite ornée de troènes qui conduisait à la grille et il a constaté que le moteur tournait comme une horloge. Ça sentait le caoutchouc brûlé. Il m'a demandé si j'aimais la vitesse et j'ai répondu oui. Il en a déduit que j'avais du cran. Saul a passé la quatrième. Dimanche, il avait une course de côte. Il a évoqué un train de pneus à monter sur jantes larges. Il a changé de sujet. Je n'avais pas tout dit sur le suicide de monsieur Kaltenmuller. Alors il m'a demandé si je me souvenais exactement de ce qui s'était passé dans le garage.

Je ne me souviens pas.

Il a insisté

Et si quelque chose t'avait échappé, je ne sais pas, moi, un détail...?

Je n'ai rien vu. Je travaillais dans le jardin.

D'accord, mais tu es le seul témoin. À moins de dix mètres du lieu du suicide...

L'aiguille du compteur de vitesse oscillait entre le 5 et le 0 du 150.

... Accroche-toi, Lucky...

Oui, monsieur.

... Si on exclut la présence de madame Kaltenmuller...

On a sauté un dos d'âne.

... T'as bien dû apercevoir quelque chose... T'as envie de vomir ?

Pas du tout, monsieur.

Peut-être que madame Kaltenmuller a reçu une visite à ce moment-là... non...? Qu'en penses-tu ?

Mon oncle m'a donné l'ordre de brûler les feuilles mortes et de tailler la vigne vierge. J'étais seul. Elle était seule.

D'accord, mais aussi, pourquoi ton oncle t'avait-il donné cet ordre et pas un autre ?

Je ne sais pas. Je ne taille pas uniquement la vigne vierge. Il aurait pu tout aussi bien me donner l'ordre de désherber sous le poirier.

Mais, dans le garage, que s'est-il passé ?

J'ai raconté une nouvelle fois. Il m'a demandé de préciser la position exacte de monsieur Kaltenmuller contre le volant. Alors j'ai voulu imiter monsieur Kaltenmuller en essayant de prendre appui contre le tableau de bord en tôle grise de la R8 et en serrant la poignée de maintien fixée au montant du pare-brise, mais c'était impossible de tirer sur les courroies de ma ceinture.

Tu ne sais pas, Lucky, m'a-t-il dit, on sera mieux chez madame Kaltenmuller pour parler. Mais auparavant, j'ai bien envie d'aller faire un tour dans cette agence de voyages.

Parvenu devant l'agence, il a garé sa R8 le long du trottoir et je l'ai attendu. À son retour, il a rangé un calepin et un crayon de papier dans la poche intérieure de son blouson.

Plus tard, à hauteur des écoles primaires, il m'a demandé si j'aimais bien me promener en voiture de rallye.

Oui, monsieur.

Il m'a demandé si j'avais beaucoup voyagé.

Pas autant que ma sœur... Elle, elle est déjà partie en camion.

Saul a promis qu'il m'emmènerait un jour en voyage. Je lui ai demandé si ce serait en R8 Gordini. Il n'a pas répondu. Il a fixé la route.

Mon oncle passait la tondeuse à gazon sur le pré de madame Kaltenmuller.

Saul l'a interpellé. Pithiviers a lâché la manette des gaz et il m'a aperçu, à quelques mètres, appuyé contre le mur du transformateur électrique. Il a demandé ce que je faisais là. Saul n'a pas répondu à sa question. Mais il lui a parlé. Il a supposé que la Ford Taunus était encore en place, comme il en avait donné l'ordre aux gendarmes.

Saul a ouvert la porte du garage. Il a appelé madame Kaltenmuller. En fait, elle nous attendait devant les escaliers en colimaçon. Elle portait sa robe jaune à perroquets géants.

Saul m'a enjoint de monter dans la voiture et de m'installer, exactement comme si j'étais monsieur Kaltenmuller.

J'ai pris la position du corps. Ma tête a reposé sur le volant, puis je l'ai laissée partir en arrière, contre le siège. Il m'a dit d'accord. Tu peux sortir. Ensuite il m'a donné l'ordre de retourner à l'endroit où je taillais la vigne vierge, de revenir en courant devant la porte du garage, de me diriger vers la cuisine en montant les escaliers de la terrasse, de traverser la cuisine et d'emprunter le couloir pour ouvrir la porte du sous-sol, enfin de dévaler les marches qui conduisaient au garage. Il a regardé sa montre et, debout sous le saule pleureur, il m'a donné le signal du départ.

J'ai fait exactement ce qu'il m'a demandé. Quand je suis arrivé devant la Taunus où il m'a rejoint, il a stoppé le chronomètre et il m'a regardé. Il a dit que, juste après le suicide, j'avais dû courir plus vite parce que la peur donne des ailes.

N'est-ce pas que tu as eu peur ?

Je ne savais pas ce qu'il fallait répondre. Mais j'ai dit oui.

J'ai ajouté que je m'étais trouvé dans les escaliers de la cave un peu avant madame Kaltenmuller. J'ignorais pourquoi je m'en souvenais. Mais je l'ai dit.

Il a hoché la tête. Ça au moins, c'était intéressant. D'ailleurs, il en avait déjà parlé avec madame Kaltenmuller.

Il s'est tourné vers elle. Il en venait maintenant à une question très délicate, peut-être la seule question vraiment délicate.

J'ai pensé que c'était mieux si je partais et j'ai repris le chemin des escaliers. La main de Saul s'est posée sur mon épaule et j'ai stoppé.

Il a demandé à madame Kaltenmuller s'il pouvait se permettre de lui poser certaines questions indiscretes.

Elle a répondu qu'il pouvait lui poser toutes les questions qu'il voulait sur le suicide de son mari.

Il a hoché encore une fois la tête.

Je vous comprends, madame Kaltenmuller.

J'ai reculé de quelques pas et j'ai annoncé que je devais partir.

Saul m'a ordonné de rester. Ça pouvait devenir intéressant.

Dans cette histoire, nous finissons tous avec un cadavre au volant de sa voiture, moteur en marche, et ça n'est pas si fréquent, a-t-il ajouté.

Madame Kaltenmuller a baissé la tête. Elle préférait qu'on ne parle pas ainsi de Marius. Alors Saul lui a demandé comment il devait parler de son mari. Et il a annoncé qu'il en venait au fait.

Tout cela, madame Kaltenmuller, ne doit pas poser problème. Je vous demande donc comment ça allait entre lui et vous, voilà, c'est simple, non ? Je ne veux rien savoir d'autre pour l'instant.

Adélaïde s'est déclarée disposée à répondre à cette question.

Je n'ai jamais prétendu que tout allait bien ! Au contraire. Tout allait mal. Mon mari était suivi par un médecin.

Saul a attendu tranquillement qu'elle finisse sa phrase.

Il avait vu les boîtes de médicaments. Il savait que Marius Kaltenmuller était un gros consommateur de neuroleptiques et d'antidépresseurs. Il savait aussi qu'il avait bu depuis le matin, et il a eu un geste en ma direction.

Mais il a haussé les épaules : Et alors, madame Kaltenmuller ? Que voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a pas de mal à cela.

Elle a croisé les bras.

Depuis combien de temps les prenait-il, ces médicaments ?

Depuis le début.

Depuis le début de quoi ?

Elle s'est appuyée contre la rampe d'escalier.

Déjà, avant notre mariage.

Ça fait donc plus de dix ans. Je ne vous fais pas trop mal si je vous rappelle que vous avez accueilli le mois dernier un photographe de mode

qui a logé chez vous plusieurs jours ?

Elle lui a répondu que ça n'avait rien à voir avec son absorption de médicaments.

Peut-être, ça n'avait rien à voir, Saul était d'accord, mais il se posait quand même la question.

Madame Kaltenmuller n'a pas bougé d'un cil. Elle comprenait ce qu'il voulait dire, mais elle ne pouvait l'admettre, et Saul a rétorqué qu'elle serait susceptible d'en admettre bien d'autres et qu'il ne fallait pas parler trop vite. Alors il lui a demandé s'il ne s'était rien passé de particulier ce matin avant que Marius descende se mettre au volant de sa Ford Taunus.

Non, rien de spécial, a-t-elle dit.

Il lui a posé la question : Serait-elle d'accord pour l'accompagner à la cuisine ?

Elle a demandé pourquoi elle ne serait pas d'accord. Ensuite elle lui a fait remarquer que cette affaire ne me concernait pas. De toute façon il ne comprend rien, a-t-elle dit, et elle m'a désigné d'un geste de la main.

Saul a pris les escaliers. Selon lui, c'était important que je sois là. D'abord je ne faisais rien de mal.

À ce moment précis, mon oncle est entré dans le garage à la recherche d'un tournevis pour régler la carburation de la tondeuse.

L'inspecteur lui a demandé si c'était une habitude chez lui d'entrer sans frapper. C'est avec madame Kaltenmuller qu'il discutait, avec personne d'autre.

Mon oncle s'est excusé. Il a tourné la tête et il est sorti.

Saul l'a rappelé. Il avait aussi des questions à lui poser.

Mon oncle s'est immobilisé.

Saul voulait savoir depuis combien de temps Pithiviers était ici.

Mon oncle s'est courbé. Il a pris une bobine de ficelle dans un panier posé sous le saule pleureur. Il travaillait depuis plus de quatre ans pour monsieur et madame Kaltenmuller.

Saul a précisé sa question. Il a demandé depuis combien de temps il travaillait aujourd'hui ? depuis qu'il était arrivé ?

Pithiviers a répondu qu'il ne comptait pas les heures. Il était payé au forfait, et Saul lui a demandé s'il allait répondre, oui ou non, à sa question.

Mon oncle a consulté sa vieille montre : Ça devait faire quatre à cinq heures, au moins. Quand il était arrivé, les gendarmes n'avaient pas encore quitté les lieux. Et Saul s'est approché pour observer son poignet. Il a voulu savoir ce qu'il avait fait en quatre heures, ou en cinq heures.

Mon oncle lui a décrit la taille des poiriers et la tonte de la pelouse entre le jardin et le verger devant le bouquet de noisetiers. Il lui a demandé à son tour pourquoi il s'intéressait tant à la taille des arbres, et Saul a dit : Je réfléchis, ça me fait réfléchir, tout ce temps que vous passez ici.

Mon oncle a rétorqué qu'il passait dans cette maison le temps qu'il devait passer. Trois fois par semaine, c'était son métier. Et il a montré la portière de sa camionnette : MARCEL PITHIVIERS, PARCS & JARDINS. TRAVAUX D'ENTRETIEN DOMESTIQUE.

Saul n'a rien dit. Il est revenu s'installer devant le capot de la Ford. Mon oncle est parti jusqu'au bouquet de noisetiers et il est revenu avec la tondeuse. Il m'a regardé. Alors j'ai dit à Saul que je préférais regagner l'Institut et Saul m'a ordonné une nouvelle fois de rester. Il me raccompagnerait à l'Institut quand il serait temps et quand il en aurait fini avec ces messieurs-dames.

Il a posé un regard circulaire sur les murs du garage. Madame Kaltenmuller était immobile au pied des escaliers et mon oncle chargeait la tondeuse dans le coffre de son Ami 6 break.

Saul prenait son temps. Il promenait son regard de l'un à l'autre en suivant la ligne horizontale des étagères. Il observait Adélaïde, puis il tournait de nouveau la tête en direction de mon oncle.

Vous, pour l'instant, a-t-il dit à madame Kaltenmuller, vous parlez de suicide, mais j'ai un doute, si vous me permettez.

Son regard s'est arrêté sur une boîte de conserve vide posée au fond d'une étagère. Il a fait deux pas en avant. Il a pris la boîte de conserve. Il a regardé à l'intérieur et je me suis mis sur la pointe des pieds pour observer comme lui la dizaine d'écrous et de vis à tête plate.

Il a demandé à Adélaïde si Marius aimait le bricolage. Elle a posé la main sur la rampe d'escalier. Elle a d'abord voulu savoir pourquoi cette question. Mais Saul ne répondait pas. Elle a fini par dire que son mari n'avait jamais eu le temps de bricoler.

Saul a remué l'intérieur de la boîte de conserve. On entendait le roulement métallique des écrous et des vis contre la paroi. Il a reposé la boîte. Cette réponse l'étonnait. En règle générale, les hommes de l'âge de Marius, aussi économes que lui – et il a appuyé sur le mot économe – aimaient le bricolage.

Il a joué avec l'entonnoir posé à côté de la boîte. Puis il l'a porté à son nez pour le sentir et il a demandé à quoi servait cet entonnoir. Madame Kaltenmuller a répondu : Pithiviers s'en sert pour mettre de l'essence dans sa tondeuse.

Curieux, a dit l'inspecteur.

Elle a demandé, pourquoi curieux.

Il a reposé l'entonnoir.

Ça sent le whisky ce truc-là, pas le mélange pour tondeuse.

Il a fait quelques pas vers elle en essuyant ses mains dans son mouchoir.

Auriez-vous la bonté de m'indiquer le chemin de la cuisine, chère madame ?

Elle a monté les escaliers et il l'a suivie. Moi aussi, mais par l'extérieur. J'ai couru. Je suis arrivé avant eux.

Saul a regardé autour de lui en pénétrant dans la cuisine.

La question, a-t-il poursuivi, c'est que votre mari était très économe. C'est ce que m'a dit la secrétaire de l'agence de voyages où Marius s'est rendu ce matin. Il m'a regardé et il a baissé les paupières. Votre mari vous préparait une surprise : deux billets pour Capri. Un pour lui, un pour vous... Voyage en amoureux...

Madame Kaltenmuller allait s'asseoir. Elle s'est figée.

... Ça vous surprend...? Je me demande ce qui a pu se produire pour qu'un homme comme lui, si économe, achète deux billets d'avion et un séjour à l'hôtel alors qu'il a prévu de se suicider.

Madame Kaltenmuller a haussé les épaules. Elle lui a proposé sa chaise. L'inspecteur a ôté son blouson en cuir de l'US Army. Il l'a posé sur le dossier de l'autre chaise, à côté du réfrigérateur, et il a demandé si ça ne dérangeait pas.

Elle a dit, si ça peut vous faire plaisir.

L'inspecteur a regardé madame Kaltenmuller.

Adélaïde, c'est bien vous ?

Elle l'a regardé, interloquée. Elle n'a pas répondu.

Il l'a observée attentivement.

C'est donc bien vous la belle Adélaïde ?

Elle l'a regardé encore. Ses lèvres ont frémi. Elle a caressé le Formica de la table avec le plat de la main, en un large demi-cercle. Elle a entraîné au passage des miettes de biscottes éparses autour du cendrier. Elle a respiré plus profondément.

Saul la contemplait. Il lui a fait la remarque qu'elle portait une très jolie robe et que le motif des perroquets était bien choisi. Il lui a demandé si elle s'offrait souvent des robes comme celle-ci, qui lui allaient si bien au teint.

Elle a baissé les yeux sur lui, troublée. Elle a serré les lèvres.

Il a dit que Marius avait eu de la chance. Il avait épousé la plus belle femme du département. Est-ce que je me trompe ? Sa voix a baissé d'un ton. Je ne pouvais plus entendre ce qu'il disait.

Elle lui a demandé s'il aimait cette couleur de robe. Il a murmuré quelque chose. Puis ils se sont remis à parler normalement.

Il s'est levé.

Si, un jour, on allait ensemble à l'agence, ce serait l'occasion de discuter avec cette secrétaire. Je vous promets qu'elle sait quantité de choses sur vous. Votre mari a mis du temps à choisir son voyage. Et s'il a préféré Capri à d'autres destinations, c'est parce que cette femme l'a conseillé. Ils ont beaucoup parlé tous les deux. Il a évoqué vos goûts, votre passion des voyages.

Je ne suis jamais parti en voyage, a répondu Adélaïde.

Saul a poursuivi : La vendeuse avait l'impression de vous connaître. Elle attendait avec impatience d'établir les billets pour vous découvrir en photo. Elle lui a donc demandé de se munir de votre carte d'identité le jour du paiement... ce matin. C'est là où je voulais en venir, mais moi, ce n'est pas votre photo qui m'intéresse, c'est le paiement, et, voyez-vous, il a réglé en chèque... cependant il avait annoncé qu'il paierait en liquide... Alors ma question est la suivante, madame Kaltenmuller : où votre mari entreposait-il son argent ?

Adélaïde l'ignorait. Saul pouvait fouiller. De toute façon, il ne trouverait rien. Son mari lui remettait un peu d'argent chaque semaine. D'ailleurs, elle en était encore à se demander comment il avait pu s'y prendre pour le payer, ce voyage.

La secrétaire s'est montrée très bavarde, a repris Saul. Marius avait du répondant. Ça ne l'a pas gêné de sortir son carnet de chèques... Donc, je répète ma question : où mettait-il son argent liquide...?

Pas de réponse.

Il a repris : Les trois quarts du temps, votre mari se faisait payer de la main à la main, comme tous les artisans.

Il s'est étiré. Ses jambes ont traversé l'espace entre les chaises. Elles ont frôlé les bas d'Adélaïde Kaltenmuller. Elle n'a pas bougé. Elle a regardé autour d'elle et elle a remis en place une boucle de ses cheveux à reflets roux. Elle a répété qu'elle n'en savait rien. Elle a regardé à l'extérieur. Si elle avait su où il cachait son argent, elle en aurait profité, ça lui aurait fait le plus grand bien.

Saul a remarqué qu'elle ne lui donnait pas l'impression de vivre en dessous de ses moyens. D'ailleurs, il serait curieux de jeter un œil sur sa garde-robe et sur sa collection de chaussures... Tiens, a-t-il poursuivi, pourquoi pas ? Votre mari a dit un jour à la secrétaire : Adélaïde possède une collection de robes d'été, je crois que c'est impossible à imaginer. Et je ne vous parle pas de ses chaussures.

Vous n'avez pas regardé dans les armoires tout à l'heure en présence des gendarmes ?

Je n'ai pas regardé dans les armoires, vous avez raison.

Alors, allez-y, vous les verrez, mes robes.

Si vous me donnez le feu vert, dans ce cas...

Il a tiré sur le dossier de sa chaise et elle s'est préparée à lui emboîter le pas.

Il s'est immobilisé.

Allons, madame Kaltenmuller, vous savez très bien que vos robes, ça ne m'intéresse pas.

Elle s'est assise.

La secrétaire de l'agence a évoqué une certaine boîte à sucre. Votre mari la conservait dans le buffet de la cuisine. Les voleurs n'iraient jamais fouiller dans une boîte à sucre.

Le visage d'Adélaïde est resté impassible. Saul était debout cette fois.

Où est-elle, cette boîte ?

Elle s'est levée à sa suite pour se diriger vers le buffet au-dessus de l'évier, ouvrir la porte, prendre une boîte métallique. Elle l'a posée sur la

table. Elle l'a poussée d'une main, en cherchant de l'autre main le paquet de Royale Menthol rangé à côté du mixer. La boîte à sucre a glissé sur le Formica et Saul n'a eu qu'à tendre le bras. Il a soulevé le couvercle avec l'ongle de son index. La boîte était vide.

Il est resté silencieux. Il a demandé à Adélaïde Kaltenmuller, en l'appelant par son prénom, ce qu'elle comptait lui prouver avec ce manège. Il l'avait ouverte, mais bien entendu, il savait qu'elle était vide, et ce n'était pas la peine de lui déclarer qu'il n'y avait jamais eu d'argent dans cette boîte, parce que en aucun cas, il ne la croirait.

Au risque de le décevoir, elle se sentait obligée de lui avouer que cette boîte avait contenu des billets de banque, mais ces billets, elle en avait utilisé une partie pour les besoins du ménage. L'autre partie, il aurait fallu voir avec son mari.

Elle a déchiré le ruban de cellophane rouge autour du paquet de cigarettes, sans quitter Saul des yeux. Ensuite un coin du papier aluminium. Elle a extrait une cigarette longue. Elle se demandait vraiment ce que Marius avait pu faire de cet argent.

L'inspecteur m'a vu bouger un bras. Il m'a fait un petit signe. Je suis resté immobile.

De toute façon, quelque chose clochait, il n'en démordait pas : monsieur Kaltenmuller avait annoncé qu'il paierait en espèces. Prudent et économe comme il l'était, tout indiquait qu'il avait cet argent. Les billets étaient donc quelque part. Où ? Cela, Saul ne le savait pas.

Il a regardé autour de lui.

Il a poursuivi : Mais, peut-être, vous, Adélaïde, vous pourriez me renseigner, parce que cet argent vous revient, mais aussi il faudrait dans ce cas accepter de reconnaître que c'est peut-être mieux pour vous qu'il se soit suicidé, je parle d'un point de vue strictement financier.

Elle a laissé tomber sa cigarette. Elle s'est saisie du ruban rouge du papier de cellophane et elle l'a tourné entre son pouce et son index jusqu'à constituer une sphère minuscule.

Saul lui a demandé comment elle se sentait. Parce qu'il avait encore des choses à lui dire.

Elle a répété qu'il pouvait fouiller partout dans la maison, il ne trouverait pas d'argent.

J'aimerais voir votre penderie. Malgré tout. Vous permettez ?

Il a contourné la table et il a posé la main sur mon épaule en me demandant de les accompagner.

Ils sont passés dans la chambre à l'étage. J'ai regardé par la porte-fenêtre de la cuisine. Mon oncle rangeait toujours sa tondeuse à l'arrière de sa voiture.

Je les ai rejoints.

Saul a dit qu'il voulait simplement vérifier une chose.

Elle a ouvert la porte de sa penderie. Il a contemplé la rangée de robes sur leur cintre. Elle a demandé si elle devait en essayer une. Mais, ce qui intéressait Saul, c'était de savoir ce qu'elle portait au moment du suicide, et elle a sorti sa robe à coquelicots. Il a touché le tissu, il a constaté qu'il était très léger. Adélaïde Kaltenmuller a ôté son bracelet et elle l'a posé sur la table de nuit. À côté de sa boîte à bijoux. Je me suis approché et j'ai regardé la boîte à bijoux. Elle a expliqué que cette robe, c'était une mousseline, qui rappelait la texture de la soie, mais ce n'était pas de la soie. Il a lu l'étiquette. Il a annoncé qu'il y avait du polyamide. Puis il a demandé quel habit elle avait porté ensuite, et elle a sorti une jupe vert menthe assortie à un chemisier rose pâle actuellement au sale. Elle lui a demandé pourquoi il tenait tant à savoir comment elle était habillée. Il a dit que c'était une vérification sans importance pour l'instant, mais qu'il préférait poser la question.

Si vous me permettez, madame Kaltenmuller, a-t-il poursuivi, vous avez une garde-robe très impressionnante, et je pense à la boîte à sucre.

Elle a ri.

Il a reconnu qu'elle était vraiment très élégante. La robe à coquelicots était bien coupée.

Ça aurait plu à Saul de voir comment elle lui allait. Du moins, il avait besoin de s'imprégner de cette robe pour l'imaginer en train de découvrir le corps de son mari. Elle devait donc l'essayer. Elle a marqué un temps d'hésitation. Elle a dit : Ce n'est peut-être pas le moment, et elle m'a regardé. Il m'a proposé de sortir de la chambre. J'ai obéi et il a fermé la porte.

Je suis resté sur le seuil. Quelque temps plus tard, Saul a rouvert la porte. Elle avait déjà ôté la robe à coquelicots. Il lui a demandé ce que c'était cette tache sur le coin du col, sous la couture des épaulettes.

Ce n'est rien, a-t-elle dit.

Saul a fait la remarque amusée que ce n'était quand même pas le whisky de monsieur Kaltenmuller qui avait laissé une telle trace. Elle s'est contentée de sourire, elle a dit qu'elle ne s'en était même pas rendu compte. Mais ça lui était déjà arrivé... Elle a eu une seconde d'hésitation... avec d'autres vêtements... Elle allait donc porter cette robe au pressing. L'inspecteur lui a conseillé de n'en rien faire. Pas avant la fin de l'enquête. Alors, elle a évoqué son mari. Elle a rappelé qu'il buvait. Elle a approché la robe de son visage. Elle est restée longtemps ainsi.

Il lui a demandé si elle pensait toujours à son mari quand elle enfouissait son visage dans cette robe.

Elle n'a rien répondu.

Il est redescendu dans la cuisine en faisant grincer les marches des escaliers. Il avait soif. Je lui ai indiqué l'endroit où elle rangeait les apéritifs. Mais il ne prenait jamais d'alcool pendant le service. Il s'est servi un verre d'eau au robinet. Il a bu.

Pendant ce temps, j'ai observé mon oncle qui rassemblait ses outils de jardin.

Madame Kaltenmuller est apparue dans une nouvelle robe, le visage remaquillé. Un ensemble noir à bandes blanches géométriques et des bas foncés, des chaussures vernies à talons mi-hauts. Elle a repris la cigarette qui avait roulé à côté du cendrier. Cette fois-ci, elle l'a allumée, avec le briquet plaqué or dans le creux de sa main. Saul l'a suivie du regard. Elle a actionné le poussoir en approchant la Royale King Size de la flamme. Il a annoncé que quelque chose clochait.

Encore... La flamme a vacillé. Le briquet s'est éteint. Elle a recommencé l'opération. Avec succès. Malgré un léger tremblement de son index et de son annulaire.

Elle s'est tournée vers lui.

D'abord ce n'était pas la peine de la regarder comme ça. En même temps qu'elle parlait, un peu de fumée sortait de sa bouche.

Il a répondu qu'il regardait toujours les gens de la même façon. Il a ajouté que c'était important. Elle a porté la Royale Menthol à ses lèvres. Le filtre était imprégné de rouge. Elle a conservé la fumée. Un temps. Et elle l'a avalée.

Il ne la quittait pas des yeux. Il a attendu qu'elle recrache cette seconde bouffée.

Je ne crois pas à la thèse du suicide, madame Kaltenmuller.

Elle s'est assise. Il a ouvert le rideau de la porte-fenêtre.

Il a précisé qu'il n'excluait pas totalement l'idée que son mari aurait pu se suicider, mais il avait des doutes. Ces doutes, c'était deux choses : d'abord les billets d'avion. On n'achète pas deux billets d'avion pour se suicider dans l'heure qui suit. Deuxième chose : aucun gendarme n'avait mentionné la présence de la montre en or, une montre-chronomètre, au bras de son mari.

Elle a dit : Je le savais, il y aurait des complications.

Il lui a demandé si elle en voulait à son mari, pour une raison quelconque. Il s'est penché et il s'est mis à sa hauteur, en se rapprochant. Il observait le moindre mouvement sur son visage. La fumée faisait cligner les yeux d'Adélaïde.

Il ne s'est certainement pas suicidé, mais peut-être vous n'êtes même pas au courant, madame Kaltenmuller.

Elle a eu l'air surpris.

Peut-être vous ne savez rien, peut-être il ne s'est rien passé qui vous concerne, mais vous étiez présente...

Saul a fait une courte pause. Puis...

... Elle est où cette montre ?

Elle lui a demandé comment il savait que son mari portait une montre.

Il a repris un verre d'eau.

... La secrétaire, madame Kaltenmuller... toujours elle... si bavarde... Elle a parlé d'une magnifique montre en or. Il ne portait pas ses vêtements de travail. Mais son costume. Son beau costume anthracite, qui allait si bien avec sa montre. Pour vous faire la surprise. Très amoureux, Marius. Je le vois mal, je vous dis, projeter de se suicider et se séparer de sa montre en chemin. Au moins, il vous l'aurait abandonnée. En gage d'amour.

Elle allait retrouver la montre. Marius avait dû la poser quelque part. Saul n'avait qu'à revenir le lendemain et elle l'aurait retrouvée.

Il l'a coupée. Sèchement.

Pas demain. Tout de suite. Demain il sera trop tard. Vous avez un quart d'heure.

Il l'a observée encore une fois qui écrasait sa Royale à moitié consumée dans le cendrier.

Je vais la chercher, je vais la trouver, il n'y a aucune raison. Il n'a pas pu la perdre.

Il m'a regardé. Je n'ai pas bougé.

J'attends dehors, au fond du jardin, je ne pars pas tant que vous n'avez pas mis la main sur la montre. Si vous la retrouvez, ce sera la preuve qu'il s'est suicidé, et j'en resterai là. Il aura laissé sa montre à celle qu'il aime. Il vous adorait, n'est-ce pas ?

Elle lui a demandé de se taire. Le ton a monté. Elle lui a rappelé qu'il se trouvait dans la maison d'un mort.

Il s'est appuyé contre le mur.

Il lui a demandé comment elle s'était sentie les dernière fois avec Marius Kaltenmuller.

Vous m'en voulez, n'est-ce pas, inspecteur ?

Tant que subsistera le moindre doute, madame Kaltenmuller, vous penserez que je vous en veux.

Ça ne prouve rien, si je ne retrouve pas la montre. Il peut très bien l'avoir égarée, ou posée quelque part, par inadvertance.

Je ne crois pas à l'inadvertance quand on va se suicider. C'est une montre en or, madame Kaltenmuller ! Une montre-chronomètre de collection ! Une montre suisse !

Saul s'est assis.

Je veux savoir ce que vous avez dans la tête.

Sur la terrasse une voix a dit : Vous voulez savoir ce qu'elle a dans la tête ? Mais à moi, vous ne demandez rien ?

L'inspecteur a ouvert la porte-fenêtre. Il a fait entrer mon oncle qui a posé un trousseau de clés sur la table. Saul a déclaré qu'il avait déjà vérifié son emploi du temps et qu'il devait attendre dans le jardin.

Adélaïde est remontée dans sa chambre. Elle retournerait la maison s'il le fallait, mais elle la retrouverait, cette montre.

Alors, j'ai dit que j'avais moi aussi quelque chose à déclarer. Saul s'est penché vers moi et madame Kaltenmuller est revenue sur ses pas.

Il y a eu un grand silence. J'ai regardé mon oncle. Il a tourné la tête de l'autre côté. J'ai dit que je n'avais pas vu de montre au poignet de monsieur Kaltenmuller ce matin.

Saul m'a demandé si j'étais conscient du poids de mes paroles.

Oui, monsieur, je suis conscient.

Il nous a observés à tour de rôle. Il nous donnait un quart d'heure, pas plus.

Puis il a ouvert la porte et il a attendu qu'on sorte de la cuisine, mon oncle et moi. Ensuite, il est parti au fond du jardin. Adélaïde est remontée à l'étage. Je suis resté devant le break avec mon oncle.

Je n'ai pas parlé, tu vois.

Je sais, Lucky.

Rien dit du tout.

N'ajoute rien, Lucky.

Il a posé la main sur mon épaule.

Il est où l'inspecteur ?

Derrière les framboisiers. Là-bas.

Tu le vois d'ici ?

Je ne le vois plus.

Il va partir oui ou non ?

Je ne sais pas, mon oncle.

Qu'est-ce que tu sais, Lucky ?

Je n'ai jamais vu de montre.

Très bien.

Mon oncle est resté à hauteur des églantiers, à côté du break. Il a dit après un temps : Je vais parler à Adélaïde. Il a repris la direction de la cuisine. Mais Saul l'attendait devant la porte. Il a demandé à Pithiviers où il allait. Celui-ci a répondu que son travail était terminé. Il rentrait chez lui et il allait rechercher ses clés de voiture posées sur la table de la cuisine. Saul lui a interdit d'entrer et mon oncle l'a contourné pour pousser la porte-fenêtre de la cuisine. Saul a ajouté qu'il ne fallait pas le forcer à employer les grands moyens.

De loin, j'ai entendu mon oncle. Lui s'en foutait parce qu'il n'était pas concerné, mais il ne comprenait pas de quel droit Saul s'en prenait à Adélaïde, montre ou pas montre. D'ailleurs, Saul n'avait aucune preuve.

Saul lui a dit : D'accord, si vous voulez, moi ça m'est égal ce que vous pensez, en attendant personne n'entre dans la cuisine, et personne ne quitte cette cour. Le loup finira bien par sortir du bois.

Mon oncle a redescendu les escaliers.

Je l'ai observé qui sortait la montre de sa poche et la glissait dans la boîte à gants de l'Ami 6.

Il a lancé : C'est facile de s'en prendre à une femme seule !

Saul est resté devant la porte.

Elle n'est pas seule. Je ne crois pas.

Nous avons patienté tous les trois. À la fin, Adélaïde a ouvert la porte.

Alors, madame Kaltenmuller, vous l'avez retrouvée ?

Elle n'a rien dit.

Vous vous sentez mal ?

Elle se sentait très bien. Mais elle ne voyait pas en quoi cela devait poser problème que cette montre ait disparu.

Ça veut dire que quelqu'un l'a prise sur le cadavre, tout simplement...

Saul a regardé mon oncle en train de se limer les ongles, appuyé contre l'aile avant de son Ami 6. Il s'est de nouveau tourné vers madame Kaltenmuller. Il a ôté les mains de ses poches.

Mon oncle a arrêté de se limer les ongles. Il s'est baissé. Il a cueilli un brin d'herbe et il s'est mis à le mâchonner. Puis il a rejoint Adélaïde sur le perron. Saul ne le quittait pas des yeux. Mon oncle avait les deux mains bien en évidence, paumes ouvertes, hors de ses poches, pour montrer qu'il n'avait rien à cacher.

Je suis passé par l'autre côté de la voiture, je me suis glissé le long de la banquette et j'ai ouvert la boîte à gants. D'une main, j'ai fouillé. J'ai pris ce qui m'intéressait.

Je pars, a dit l'inspecteur.

Il s'est contenté d'un coup d'œil dans ma direction et il est sorti de la cour.

Saul a refermé la barrière. J'ai voulu le suivre, mais mon oncle m'a barré le passage et je me suis précipité dans le cellier. Il a couru derrière moi. J'ai eu le temps de bloquer la porte avec ma sandale et de pousser le verrou.

Mon oncle est arrivé devant le cellier.

Tu sors, Lucky.

Je n'ai pas bougé.

C'est stupide, Lucky, de me faire croire que tu n'es pas dans le cellier.

Il a plaqué son oreille contre la porte. Il a dit qu'il m'entendait respirer et que cela ne servait à rien de s'enfermer. Il m'a posé une nouvelle question.

Ça te sert à quoi de te cacher ?

Je n'ai rien répondu.

Si tu n'ouvres pas, je vais être obligé d'enfoncer la porte.

J'ai vérifié au toucher que le verrou était bien poussé.

Je t'ai bien vu te glisser dans ma voiture, Lucky, mais tu n'as rien à craindre.

Il a donné un coup d'épaule. La porte a tremblé sur ses gonds.

Lucky tu ouvres, s'il te plaît.

Ensuite, le pas de madame Kaltenmuller. Ses chaussures à talons mi-hauts sur le gravier. Elle m'a demandé si je voulais bien ouvrir la porte du cellier parce qu'elle devait prendre une bouteille de vin.

La porte a été secouée une nouvelle fois.

Mon oncle a ajouté qu'il devait absolument me parler. Il a demandé si j'étais prêt à discuter avec lui. Il n'allait quand même pas passer la soirée plus la nuit dans le jardin à m'attendre, et il préférait ne pas avoir à enfoncer la porte. Entre nous, tout devait rester comme avant.

Je lui ai demandé ce que ça voulait dire, comme avant.

À la bonne heure, tu sais encore parler.

J'ai dit que j'étais prêt à ouvrir.

Alors il m'a demandé si je me sentais capable de lâcher ce que je devais tenir entre mes mains et j'ai serré la montre-bracelet au fond de ma poche.

J'ai répondu que je ne bougeais pas d'ici.

Je te connais, Lucky, tu vas rester enfermé et ce n'est pas bon pour toi.
Je n'ai rien dit.

Tu ne vas quand même pas la revendre ? La porte a tremblé une nouvelle fois. Je voudrais bien savoir pourquoi tu t'es précipité dans le cellier.

Je n'ai toujours rien dit.

Est-ce que je suis encore ton ami, en plus d'être ton oncle ?

Oui, tu es mon ami.

Alors, tu peux ouvrir. Entre amis, on ne se fait pas de mal. Est-ce que l'inspecteur Saul t'a parlé ?

Oui.

De quoi t'a-t-il parlé ?

De tout. L'inspecteur est au courant de tout.

Et de quoi est-il au courant, précisément ?

Il sait tout sur nous.

Il s'est mis à rire derrière la porte.

Est-ce que tu as toujours confiance en moi ?

Oui, j'ai toujours confiance en toi...

Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne le dirai jamais.

Je te comprends, Lucky.

Il s'est remis à secouer la porte. J'ai entendu madame Kaltenmuller. Elle disait que ce n'était pas la peine de continuer. Qu'il fallait de la patience, un point c'est tout, parce que je finirais bien par sortir.

Puis, mon oncle : En quoi ça te pose problème d'ouvrir et de me remettre ce que tu tiens ? Ce serait vraiment de la malchance si cette montre venait à tomber entre les mains d'un inconnu. Il pourrait nous la voler. On est tous dans le même bateau, Lucky. C'est le moment de se soutenir les uns les autres.

Je n'ai rien dit.

Parle ! Lucky ! Dis au moins quelque chose...! Allez... Tu me remets la montre et on oublie tout.

Quand il a prononcé le mot montre il a baissé d'un ton.

Tu te souviens, Lucky, le jour où tu as passé des heures enfermé dans l'atelier de cordonnerie à l'Institut ? Eh bien, moi, je suis prêt à patienter aussi longtemps... Tu te rappelles ? Tu as bien fini par l'ouvrir cette

porte, et tu lui as bien rendu la chaîne en or de la secrétaire, au directeur ! Mais ça, c'est parce que t'avais faim... Au fait, j'étais justement en train de me demander si tu ne voudrais pas manger un morceau ?

J'ai tapé contre la porte avec ma sandale.

Je n'ai pas faim !

Je me suis assis au fond du cellier, contre le porte-bouteilles. Je les ai entendus qui s'éloignaient.

Il a dit : On va manger. On reviendra quand tu seras disposé à ouvrir.

Mais je savais très bien qu'ils n'allaient pas manger et qu'ils m'attendaient au coin du plant de rhubarbe.

Je suis resté au fond du cellier. Plus tard, j'ai entendu ses pas devant la porte.

Je lui ai dit : Tu es resté au coin du plant de rhubarbe.

Il a répondu qu'il était allé dans la cuisine. Il m'a redemandé si j'avais toujours confiance en lui.

Oui, j'ai confiance. Tu le sais bien. Mais ce n'est pas la peine d'enfoncer la porte. Je ne dirai rien à Saul.

Tu me le jures...?

Oui.

Sur la tête de ta mère ?

Sur la tête de ma sœur.

Écoute-moi bien, Lucky, il est arrivé quelque chose à ta sœur. Si tu ouvres, je te le dis.

Que s'est-il passé ? Tu sais où elle est ?

Oui, Lucky, je sais.

Vraiment, tu le sais ?

Tu peux me croire. Et si tu sors, je te le dis.

D'abord, tu le dis. Ensuite, je sors.

Dans ce cas, tu tires le verrou.

Non.

On va trouver une solution. Écoute-moi bien, Lucky : je m'en vais. Tu ouvres la porte. Tu prends la montre et tu la mets dans la boîte à lettres. Ensuite, je te dis ce qui s'est passé avec ta sœur.

Répète.

Je pars dans la cuisine et je t'attends, enfermé derrière la porte-fenêtre. Je reste derrière la vitre. Tu comprends ?

Oui, mon oncle. Mais comment je saurai que tu es dans la cuisine ?

Tu comptes jusqu'à cent.

Et pourquoi cent ?

Je ne sais pas moi, pourquoi cent ! À ce moment-là, tu ouvres la porte. Tu vas jusqu'à la boîte à lettres à côté de la barrière, et je t'aperçois. Moi, je suis derrière la vitre, dans la cuisine, j'ouvre donc la fenêtre et je te dis ce qui s'est passé avec ta sœur. Et toi, pour me remercier, tu glisses la montre dans la fente de la boîte à lettres.

Je ne compte pas jusqu'à cent.

D'accord, tu ne comptes pas jusqu'à cent.

J'ai serré la montre dans le creux de ma main. J'ai attendu. Mon oncle a appelé.

Tu peux y aller mon petit Lucky !

J'ai tiré le verrou. J'ai entrouvert la porte et j'ai attendu. Il n'y avait personne. J'ai regardé autour de moi. Le soir tombait. J'ai traversé le jardin en longeant le verger et j'ai aperçu la lumière à travers la porte-fenêtre de la cuisine. Derrière les carreaux, j'ai aperçu la silhouette de Pithiviers. Je me suis approché de la boîte à lettres et j'ai soulevé l'abattant de la fente. J'ai dit que j'étais prêt. Il a donc ouvert la porte-fenêtre tout en me rappelant que je n'avais pas intérêt à faire l'imbécile.

Maintenant, parle-moi de Lili, mon oncle.

Elle est partie avec un camionneur.

Tu le connais le camionneur ?

C'est un Turc.

Comment il s'appelle ?

Je ne sais pas comment il s'appelle, mais je l'ai rencontré au relais routier et je connais son camion.

J'ai approché la montre de l'abattant.

Tu vas le revoir ?

Je vais le revoir.

J'ai introduit la montre en or dans la fente et je l'ai laissée tomber. Ça a produit un bruit métallique.

Il a entendu la montre qui touchait le fond de la boîte à lettres.

Merci, Lucky.

J'ai couru jusqu'au cellier et j'ai ouvert la porte. Le chat Oswald s'est enfui en passant entre mes jambes.

Tu peux aller où tu veux ! De toute façon, je vais te régler ton compte.
J'ai refermé la porte du cellier et je suis parti me cacher au fond du jardin entre la haie de framboisiers et la tonnelle.

OceanofPDF.com

Il parlait tout seul. Il allait m'arranger avec sa serpette. Madame Kaltenmuller lui a demandé de se calmer. Maintenant ils avaient la montre. Mais il ne se calmait pas. J'ai aperçu dans la nuit l'extrémité incandescente de sa cigarette.

Il a rejoint le cellier, puis il a pris la direction du jardin. Je me suis glissé sous les framboisiers, à plat-ventre, et je l'ai repéré qui passait entre les feuilles de rhubarbe. Au-dessus, la chambre de madame Kaltenmuller s'est allumée. Sa silhouette s'est profilée à la fenêtre. Mon oncle approchait des framboisiers.

Je sais où tu te caches, mon vieux Lucky. T'inquiète pas, je vais bien te trouver. Si tu crois jouer au plus malin...

Son mégot de Gauloise est tombé sous mes yeux. La semelle de sa chaussure a pivoté sur elle-même. Elle a écrasé le mégot. J'ai cessé de respirer. Il a dit, si tu ne parles à personne de cette histoire de montre, alors tu retournes à l'Institut. Mais si tu en parles, alors tu ne reverras jamais l'Institut. Je t'enferme dans un sac et je te jette dans la rivière. Il ne faut pas parler de cette histoire de montre. Tu m'entends ? Surtout pas à l'inspecteur. Tu m'entends ?

J'ai cru qu'il m'avait découvert, mais il me cherchait tout en parlant. Il allait d'un endroit à l'autre du jardin. J'ai dressé la tête. Cette fois, il était sous les poiriers. Il a dit : Je t'ai vu. Mais il ne m'avait pas vu. J'ai rampé jusqu'aux rhubarbes. Il approchait de nouveau. La lumière s'est éteinte dans la chambre de madame Kaltenmuller. Il faisait noir. Il a dit que ce petit jeu avait assez duré et il a tourné les talons en direction du garage. Oswald s'est frotté contre ma jambe.

Je me suis relevé et j'ai éloigné Oswald d'un coup de pied. Ensuite, j'ai dépassé le tas de feuilles mortes en courbant le dos sous les poiriers. Je me suis encore une fois mis à plat ventre. Enfin, il était parti.

Ça a miaulé.

J'ai senti une main sur mon épaule. Il m'a dit qu'il ne m'en voulait plus, mais si je recommençais ce petit jeu et si je cherchais encore une fois à voler les objets précieux, alors ça allait mal tourner. Il a pris sa serpette à lame pliante, il l'a ouverte et il a posé sa lame sur mon cou. Il m'a dit qu'il pourrait m'arriver quelque chose.

J'ai répondu que je ne m'en prendrais plus aux objets précieux et que je n'étais pas un voleur.

Je vais te ramener à l'Institut, mais attention, Lucky ! Fais bien attention !

Nous avons passé la grille. La R8 Gordini stationnait devant la maison. Un peu plus loin, nous avons aperçu la silhouette de Saul sous le lampadaire à côté du transformateur électrique. Mon oncle lui a demandé ce qu'il faisait là. Saul a répondu qu'il était revenu parce qu'il avait promis de me raccompagner à l'Institut, et il tenait toujours ses promesses... C'était une habitude chez lui de tenir ses promesses...

Mon oncle a dit qu'il avait une tête à tenir ses promesses, en effet. Lui, de son côté, il appréciait les hommes de parole et il a regardé Saul en s'approchant. Il a replié la lame de sa serpette. Saul est resté appuyé contre le réverbère, dans son blouson d'aviateur, et il a regardé au-dessus de lui le quartier de lune. Il a annoncé qu'il allait pleuvoir et il a rejeté la fumée de sa Lucky Strike. J'ai aperçu son visage en lame de couteau.

Mon oncle a dit qu'il se préparait justement à me ramener à l'Institut. Saul a répondu : Je trouve ça intéressant, parce que, il y a cinq minutes, on avait l'impression que vous lui en vouliez à ce garçon.

Mon oncle a répondu que c'était un jeu.

Saul a relevé la manche de son blouson et il s'est penché sur sa montre, la cigarette à la bouche, sous la lumière du réverbère.

Il est presque minuit. Je croyais qu'à cette heure les garçons de son âge devaient dormir.

Mon oncle a ri, bon enfant. C'est pour rendre service au petit. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ça signifie, vous, vivre à l'Institut.

Saul a remis la manche de son blouson en place. Effectivement, il ne pouvait pas savoir. Il était nouveau dans la région.

Vous savez, a dit Pithiviers en mettant la main sur mon épaule, des gaillards comme celui-là, il faut les surveiller.

Mais Saul avait promis. Il avait téléphoné au directeur. Je revenais avec lui.

Mon oncle a baissé les bras. De toute façon, il devait rentrer, il avait du travail le lendemain, et Saul lui a demandé s'il devait, le lendemain, travailler de nouveau chez madame Kaltenmuller. Mon oncle a répondu

que, justement, il devait travailler ici. Saul lui a demandé s'il passait aussi la nuit chez elle.

Mon oncle a fait un pas en avant. Saul lui a dit que ce n'était pas la peine de s'énerver. Mon oncle s'est arrêté. Saul a jeté son mégot de cigarette dans les buissons et il a mis les mains dans ses poches.

OceanofPDF.com

Dans la voiture, Saul m'a annoncé qu'il avait encore besoin de moi.

Il a mis le contact.

J'ai quelque chose à te montrer.

Le break de mon oncle est sorti de la cour direction la nationale. La R8 l'a suivi. Les feux arrière de l'Ami 6 dansaient loin devant nous. Au moment de tourner pour prendre la route de l'Institut, Saul est allé tout droit et je lui ai demandé où il m'emmenait. Il m'a conseillé de dormir un peu.

Quand je me suis réveillé, la Gordini était à l'arrêt sous l'auvent d'une station-service Avia. Saul est entré dans la cabine du pompiste. Il a parlé avec un homme en blouse. L'homme est venu ouvrir le capot arrière et il a dévissé le bouchon du réservoir ; il a remis à zéro le compteur du distributeur et il a servi de l'essence en sifflotant.

Saul est arrivé. Il m'a demandé si j'avais bien dormi. Il a ajouté : Moi aussi, j'ai dormi, là-bas derrière. Il m'a indiqué le parking derrière la station. J'ai voulu savoir où nous étions.

Pas très loin, hors de la ville. Je t'ai laissé dormir. Puis il m'a annoncé qu'un bol de chocolat chaud avec du pain m'attendait à l'intérieur. Je n'avais rien à craindre.

Je suis entré dans le bar de la station. Saul s'est glissé derrière le comptoir. Il a bavardé avec la patronne, il a sorti des billets de sa poche arrière de pantalon et il a réglé le plein d'essence.

Il a rangé la monnaie et il m'a demandé ce que je faisais planté là au milieu. Il m'a demandé aussi si je comprenais le français. Il s'est accoudé au comptoir en m'indiquant du doigt la table et le petit déjeuner.

J'ai commencé par boire le chocolat et j'ai demandé à la femme de la station-service si je pouvais en avoir encore un bol. Elle a répondu qu'il n'y avait pas de problème et elle a sermonné Saul. Il n'avait pas le droit de s'adresser à moi sur ce ton. Saul a dit que ça l'étonnait parce qu'il ne m'avait jamais parlé autrement. La patronne m'a resservi. Elle lui a répondu que ce n'était pas parce que sa femme l'avait quitté en emmenant ses gosses qu'il devait me parler comme ça.

Il a dit d'accord, puis il s'est tu.

J'ai continué de boire en levant le bol et sans quitter Saul des yeux. La petite cuillère a glissé sur le côté. Je l'ai remise en place, à la verticale. Saul a allumé une cigarette. La petite cuillère a glissé de nouveau le long du bord et elle est venue se poser sur mes lèvres, mais cette fois, j'ai arrêté de boire le chocolat chaud. J'ai replacé la cuillère à la verticale et il m'a demandé si je n'en avais pas assez de jouer avec cette cuillère.

Ensuite, il a demandé à la serveuse comment allaient les affaires et, du menton, il a indiqué la bouteille de Martini rouge. J'ai mangé un peu de pain et j'ai fini le chocolat chaud. Saul est venu vers moi avec son verre de Martini.

Tu n'es pas trop fatigué, Lucky ?

Je voudrais retourner à l'Institut.

Pourquoi tu voudrais retourner à l'Institut ?

J'ai atelier de cordonnerie.

Le directeur est au courant. Tu n'iras pas à l'atelier.

Il a de nouveau discuté avec la patronne. Elle m'a demandé si j'avais encore faim.

Je n'avais plus faim.

Il a vidé son verre de Martini.

On y va.

Nous avons roulé quelques kilomètres et il a tourné à droite sur un parking de camions. Il s'est garé en face du relais routier.

J'ai regardé devant moi. À côté du relais, j'ai reconnu la maison de mon oncle. Saul a continué de me poser des questions.

Que s'est-il passé exactement avec ton oncle Pithiviers ?

J'ai regardé devant moi.

Est-ce que, de ton côté, tu t'es inquiété de savoir où était la montre ?

Je ne suis au courant de rien.

Tu es attiré par tout ce qui brille, Lucky.

Pas vrai.

T'as bien dû la voir quelque part cette montre en or.

La porte du relais routier s'est ouverte. Ma sœur est sortie, un seau débordant d'épluchures à la main. Elle s'est avancée vers une autre porte. Saul a dit : Elle va au local à poubelles. J'ai ouvert la portière. Saul m'a empoigné par le cou. Il a refermé la portière.

On ne bouge pas !

C'est Lili !

On ne bouge pas !

J'ai ouvert une nouvelle fois la portière. D'une main, il m'a retenu par mon col de chemisette.

On regarde. Rien d'autre.

J'ai saisi le volant. Je l'ai secoué.

Il a serré fort et ça m'a étranglé. J'ai arrêté de secouer le volant.

Ma sœur est entrée dans le local avec le seau en plastique.

Elle va vider le seau, a dit l'inspecteur.

Elle portait toujours sa jupe courte et son corsage. Mais ses cheveux étaient teints en blond.

Je veux lui parler.

Surtout pas, Lucky, surtout pas !

Elle est ressortie avec le seau et elle a marché en sens inverse le long du local à poubelles. J'ai tambouriné sur le tableau de bord. La porte du relais s'est ouverte. Il a mis sa main devant ma bouche.

Si tu continues, je démarre et tu ne la reverras jamais, ta sœur.

Mon oncle Pithiviers est sorti. Il a laissé la porte à battant se refermer derrière lui. Lili a posé le seau. Elle s'est serrée contre lui.

Saul a remis le contact. On a roulé.

Je peux compter sur toi cette fois ?

Vous pouvez compter sur moi.

Sais-tu où est la montre en or ?

Pourquoi vous voulez la montre ?

Pour prouver qu'il était dans le garage au moment du meurtre.

Je crois savoir où elle est.

Il m'a regardé. Tout en roulant.

C'est bien.

Je vais essayer de la retrouver.

C'est très bien.

Si je vous retrouve la montre, est-ce que je pourrai revoir ma sœur ?

Ta sœur, on la ramènera à la maison.

Vous me le jurez ?

Je te le jure.

Je pense qu'il a remis la montre dans la chambre de madame Kaltenmuller.

Tu le penses ou tu en es sûr ?
Je le pense.

OceanofPDF.com

La voiture s'est arrêtée à hauteur de la barrière des Kaltenmuller. Il m'a demandé pourquoi je supposais que la montre était dans la chambre à coucher.

Je lui ai raconté où j'avais trouvé la montre. Ensuite, j'ai parlé de la discussion avec mon oncle. De l'histoire avec la montre.

Saul s'est énervé. Il m'a demandé si, par hasard, on ne sait jamais, la montre ne serait pas toujours dans cette saloperie de boîte à lettres. J'ai répondu que c'était impossible. Il a répondu, on va vérifier.

Sans prendre la précaution de savoir si madame Kaltenmuller était là ou pas, il a glissé les doigts dans la fente en prenant appui sur la grille avec son pied. D'une main, il a arraché la porte de la boîte à lettres. Il a introduit la main dans la cavité. Il a haussé les épaules.

Ça aurait pu, a-t-il dit.

On est partis garer la voiture derrière le transformateur électrique. Il s'est penché en me prenant par la manche.

Écoute-moi bien, Lucky, je vais la faire convoquer d'urgence au téléphone par la gendarmerie. Elle va sortir. Elle va prendre sa voiture. Toi, dès qu'elle sera partie, tu te glisseras dans sa chambre et tu chercheras la montre.

Saul a disparu.

Dix minutes plus tard, madame Kaltenmuller s'est précipitée hors de la maison pour se mettre au volant de la camionnette et démarrer en trombe.

J'ai longé les framboisiers et je me suis rendu devant le cellier. J'ai pris le double de la clé du garage dissimulé sous le pot de géraniums et je me suis glissé à l'étage après avoir traversé le couloir de la cuisine.

J'ai commencé à fouiller. D'abord les vestes de tailleur de madame Kaltenmuller. Les poches. Une à une, en faisant glisser les cintres sur le tube métallique de la penderie.

À mi-parcours, je me suis souvenu que derrière les vêtements, il y avait un carton à chapeau. Dans ma tête, il était à rayures bleues avec un ruban. J'ai trouvé le carton. Je l'ai ouvert. Il était rempli de papier de soie violet. Ensuite, j'ai cherché dans le tiroir de la table de nuit et j'ai mis la main sur

un coffret qui ne fermait pas à clé. Dedans, il y avait des boucles d'oreilles et des tickets de caisse. Mais pas de montre.

J'ai entendu un sifflement. Ça venait du jardin. Saul se tenait derrière les framboisiers et il me faisait des signes. Je lui ai répondu par gestes que je ne trouvais pas la montre.

J'ai quitté la fenêtre et je me suis mis à fouiller sous l'armoire. Ensuite je me suis attaqué à la veste de mon oncle posée sur un dossier de chaise. J'ai cherché dans ses poches. Puis j'ai soulevé une valise vide. Je l'ai secouée, mais rien. Enfin, le rayon au-dessus de la penderie. J'ai senti le contact d'une boîte. J'ai soulevé le couvercle. La montre brillait à l'intérieur.

Il y a eu un autre sifflement. J'ai de nouveau aperçu Saul tapi derrière les framboisiers, qui me faisait des signes. J'ai ouvert la fenêtre. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre par gestes. Il a rentré la tête dans les épaules et il a disparu derrière les feuilles.

Des pas se sont fait entendre dans le couloir qui conduisait à l'étage. Les marches ont craqué. Le tout suivi d'un frôlement d'habits contre la porte.

J'ai glissé la montre dans ma poche. Je me suis couché sur le tapis, entre le mur et le lit, et j'ai roulé doucement sous le sommier.

Les santiags de mon oncle, aux semelles maculées de terre, sont apparues. Puis les talons hauts de madame Kaltenmuller. Ils se sont mis à parler. Il lui a demandé ce qui n'allait pas. Elle a dit : Arrête, je t'en prie. La robe à perroquets d'Adélaïde est tombée en chiffon sur le sol. Suivie, de l'autre côté du lit, par une chaussure de mon oncle Pithiviers. Ensuite les chaussettes. L'autre santiag a produit un bruit sourd en atterrissant sur la laine du tapis. Leur succédant, les sous-vêtements de madame Kaltenmuller. Le sommier a commencé à grincer. J'ai mis les mains sur mes oreilles. Mes yeux ont reçu la poussière qui tombait des ressorts fixés entre les lattes du sommier et j'ai fermé les paupières.

Le lit s'est mis au repos. J'ai ôté mes mains.

Après un temps, il a déclaré qu'elle avait eu tort de répondre à la convocation de la gendarmerie. Elle a répondu que ce n'était pas le moment de chercher les ennuis... Il lui a demandé si elle avait parlé. Elle a dit non. Il a voulu savoir si c'était vrai et le ton est monté. Alors il a ajouté qu'il se méfiait. Un jour ou l'autre, quand l'inspecteur serait

parvenu à la faire craquer, elle finirait par avouer qu'elle avait remis l'argent de la boîte à sucre à son jardinier. Ensuite l'inspecteur l'accuserait, lui, Pithiviers, de chantage.

Elle a rétorqué qu'elle lui avait donné ce qu'il voulait. Un dernier versement et ils seraient quittes.

Mon oncle a haussé la voix. Ils ne seraient jamais quittes. Il pourrait toujours apprendre à la famille de Marius qu'Adélaïde couchait avec le photographe. Plusieurs fois, elle a couché avec lui. Oui, a-t-il répété, dans la chambre, ici même, et dehors, au fond du jardin, derrière les framboisiers, sous la tonnelle, dès que Marius avait le dos tourné. Et le photographe, il en profitait pour faire ses photos de nus.

Les ressorts ont de nouveau grincé au-dessus de ma tête. Adélaïde cherchait à se lever. Mon oncle l'écœurait. Elle l'a dit. Elle allait partir. Quitter la ville. Il a ricané. C'était facile maintenant qu'il lui avait évité de se salir les mains.

Quelles mains ? a-t-elle demandé.

Il a dit : Tes belles mains. Tes mains de top model. Ce qui intéressait Adélaïde, avant tout, c'était que son mari ne sache rien de ses aventures avec le photographe. C'est pourquoi elle l'avait payé, lui, son jardinier, pour qu'il la ferme, puisqu'il avait tout vu. Mais il le savait, elle le considérait comme moins que rien. La preuve, elle voulait partir seule. Pour rejoindre son photographe. Il le sentait, il avait raison de le sentir. C'était tout à fait son genre. N'est-ce pas, Adélaïde, que c'est ton genre ? N'est-ce pas que tu me prépares un coup tordu ?

Elle a dit qu'elle irait au bout du monde, et que, pour aller au bout du monde, elle n'avait pas besoin de son jardinier.

Puis, le silence.

Enfin, elle a demandé s'il voulait bien lui allumer une cigarette. Je l'ai entendue chantonner. Il y a eu le déclic du briquet. C'était le briquet plaqué or d'Adélaïde. Elle a continué de parler. Elle a dit que c'était inutile de se fâcher. De toute façon, elle ne partait pas aujourd'hui ni demain. Quand tout serait terminé avec le notaire, oui, elle partirait. Elle ne moisirait pas dans ce trou perdu. Mais elle penserait toujours à son jardinier... Dix pour cent de la vente de tous ses biens. La maison, l'entreprise, les fonds de placement. Comme promis. Mon oncle a rectifié : Vingt... Pour le sale boulot.

Alors, elle a changé de sujet... Il en avait mis du temps pour arriver ce matin.

Mon oncle a poussé un soupir. Elle n'était jamais satisfaite.

Elle a demandé où était la montre. Il a répondu : Je vais la faire fondre. Elle a voulu savoir comment il comptait s'y prendre et il a dit : chez le bijoutier...

Plus tard, ils se sont remis à discuter.

... Elle ne comprenait toujours pas pourquoi les gendarmes l'avaient convoquée. Elle avait du mal à croire qu'ils puissent s'intéresser à ce point à l'argent de la boîte à sucre. Elle a reconnu en même temps qu'elle n'en revenait pas que son mari se soit confié à cette vendeuse. Jamais elle n'aurait imaginé...

À son tour, elle a poussé un soupir...

Il lui a chuchoté quelque chose dans l'oreille. Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est que mon nom a été prononcé deux fois de suite...

Soudain, les pieds nus aux ongles rouges d'Adélaïde sont apparus. Elle a ouvert la porte. J'ai aperçu un pan de sa robe de chambre.

Tu n'as pas vu mes mules ? a-t-elle demandé.

J'ai regardé autour de moi et je me suis rendu compte que j'étais couché à côté de ses chaussons.

Non, je n'ai pas vu tes mules.

Sa main a cherché à tâtons le long de mon bras et je suis parvenu à m'écarter en roulant sur le côté. J'ai poussé devant moi une mule bleu ciel dont elle a senti le soyeux du pompon.

Je les ai.

Je me suis reculé, une nouvelle fois, et j'ai approché l'autre chausson. Ses pieds se sont glissés dans les mules et elle s'est rendue à la salle de bains de l'autre côté du couloir.

Après un certain temps, mon oncle lui a demandé si elle n'avait pas bientôt fini parce que, lui aussi, il avait besoin de prendre une douche. Ce n'était pas parce qu'il était jardinier...

Ils sont descendus dans la cuisine et, tout d'un coup, j'ai entendu la pétarade du taille-haie. Le moteur a eu un hoquet et s'est arrêté. Mon oncle a juré, il a dit à madame Kaltenmuller qu'il avait besoin du jerricane d'essence.

J'ai descendu les escaliers et je suis sorti en marchant tranquillement jusqu'à la grille.

Eh, toi !

Je me suis retourné. J'ai aperçu mon oncle devant le hayon ouvert de son Ami 6, un bidon à la main. Il m'a demandé ce que je faisais là. J'ai répondu que j'arrivais de l'Institut, je venais travailler au ramassage des feuilles et à la taille de la vigne vierge.

Si tu étais arrivé de l'Institut, a-t-il déclaré, tu aurais marché dans la direction opposée : de la grille vers le jardin. Il m'a demandé où j'avais passé la nuit.

J'ai dit : À l'Institut, dans ma chambre, et me voilà pour le travail. On est mercredi.

Il a voulu savoir si j'avais revu Saul.

Non. Pas depuis qu'il m'avait déposé.

Il a tenu à ce que je précise d'où je venais exactement.

J'ai répété : De l'Institut.

Dans ce cas, tu peux te mettre au travail. Tu aurais pu te changer, Lucky, à croire que tu n'as même pas fait ta toilette.

Il m'a détaillé de la tête aux pieds. J'ai dit que je n'avais pas eu le temps de passer aux lavabos avec les autres pensionnaires. Il m'a dévisagé.

D'où viens-tu exactement ?

J'ai répondu que je lui dirais toujours que je venais de l'Institut puisque je venais de l'Institut.

Montre-moi tes poches.

J'ai pris mon mouchoir dans ma poche gauche. Je l'ai montré et j'ai dit que je n'avais rien d'autre.

L'autre poche !

J'ai fouillé dans mon autre poche, en prenant mon temps.

Je n'ai rien dans celle-là non plus.

Tu es certain que tu n'as rien ?

Je le jure.

Retourne tes poches.

J'ai retourné le fond de mes poches.

Tu peux te rendre au travail.

J'ai respiré. J'avais eu la bonne idée de cacher la montre entre mon pantalon et la couture de ma culotte.

Je suis parti vers le tas de feuilles mortes. Je venais de comprendre que c'était ma dernière journée de stage avec mon oncle chez madame Kaltenmuller.

Elle s'était étendue sur sa chaise longue et elle m'observait derrière ses lunettes de soleil.

Elle m'a dit : Toi, tu m'as l'air de quelqu'un qui n'a pas la conscience tranquille.

Le ciel était dégagé. L'ombre du saule pleureur envahissait la chaise longue. C'était une belle ombre violette qui se découpait jusqu'aux framboisiers.

Elle a souri en relevant sa robe au-dessus des genoux.

Mon oncle m'a rappelé. J'ai tiré de nouveau le fond de mes poches pour lui prouver que je n'avais rien volé. Il m'a dit de relever ma chemisette et j'ai dit non.

Il a répété : Tu relèves ta chemisette.

J'ai soulevé le pan de ma chemisette. Quelques centimètres.

Plus haut.

J'ai soulevé encore.

Il a aperçu la fermeture en or du bracelet derrière ma ceinture. Il s'est approché.

Montre voir un peu ce que tu caches.

J'ai pris la montre.

Il m'a arraché la montre des mains. Il l'a regardée. Il m'a regardé ensuite. Sans lâcher la montre. Il s'est tourné vers madame Kaltenmuller.

Adélaïde, tu n'as pas rangé la voiture, n'est-ce pas ?

Elle a répondu non.

Je crois que c'est le moment de te remettre au volant et d'aller faire ta séance de bronzage au bord de la rivière.

Elle s'est relevée en soupirant et elle est partie en direction de la camionnette.

Il m'a demandé pourquoi j'avais caché cette montre derrière ma ceinture.

J'ai dit : Je ne sais pas.

D'habitude, tu sais. Tu sais toujours tout, Lucky. Mais aujourd'hui tu ne sais rien. Comme par hasard.

Sa main s'est abattue sur mon épaule. Il m'a entraîné dans le cellier et il m'a jeté à terre. Il a sorti sa serpette pour la greffe des arbres et il m'a demandé si je me souvenais de ce qu'il avait fait à Oswald. Je me suis débattu, mais il a bloqué mon bras en comprimant mon épaule avec son genou. Il disait, tu peux toujours te débattre. Je lui ai projeté de la poussière dans les yeux avec l'autre main. Mais ça ne lui faisait rien. Sous mes doigts, j'ai senti quelque chose de dur et de métallique. Je ne pouvais pas tourner la tête. J'ai compris que c'était le cutter utilisé pour Oswald. Il a baissé mon short en prenant ma braguette à pleine main. J'ai donné un coup de cutter. Sa tête est partie de côté et elle est revenue. J'ai senti sa joue contre mes lèvres. Quelque chose de sucré a inondé ma bouche. Il a hurlé nom de dieu. La serpette a rebondi sur le sol. Il s'est agenouillé en regardant ses mains pleines de sang. J'ai redonné un coup. J'ai dû entailler son oreille cette fois. Il a lâché prise. Il tenait sa joue. J'ai remis un coup sur la main qui protégeait le visage. J'ai pu me relever, mais je n'ai pas fui. C'était trop tard pour lui. Il s'est mis de côté, en chien de fusil. Il a crié que je lui avais arraché la joue et qu'on arrêta là. J'ai donné encore un coup. Le haut de son front. J'ai recommencé. Plusieurs fois. J'ai senti que je n'avais plus de force, mais il criait toujours. J'ai contemplé mes cuisses. Le sang coulait. Mais ce n'était pas le mien.

Saul est apparu dans l'encadrement de la porte. Il tenait la montre. Je suis sorti. J'ai marché dans le jardin, au milieu des plants de rhubarbe et des hortensias. Je lui ai demandé quand il me raccompagnait à l'Institut.

Il m'a répondu : Dans cinq minutes, Lucky. Après l'arrivée des gendarmes.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR



Bureau des illettrés, *roman*, 1992
Le Cours classique, *roman*, 1995
Alerte, *roman*, 1996
Moteur, *roman*, 1997
Monparnasse reçoit, *théâtre*, 1997
La Concession Pilgrim, *théâtre*, 1999
Le Drap, *roman*, 2002
Dieu est un steward de bonne composition, *théâtre*, 2005
Pris au piège, *roman*, 2005
L'Épave, *roman*, 2006
Bambi Bar, *roman*, 2008

Chez d'autres éditeurs

La Table des singes, *Gallimard*, 1989
Pudeur de la lecture, *Les Solitaires intempestifs*, 2003
Carré blanc, *Les Solitaires intempestifs*, 2003

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Cutter* d'Yves Ravey a été réalisée le 12 novembre 2012 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707320872, n° d'édition 4690, n° d'imprimeur 90219, dépôt légal octobre 2009).

Le format ePub a été préparé par ePagine.

www.epagine.fr

ISBN 9782707326126

OceanofPDF.com